

IMPROMPTU ESTIVAL

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Émilie KAH

Impromptu estival

(sous-titre éventuel)

TABLE DES CHAPITRES

1 AVERTISSEMENT p 8

2 QUI EST L'AUTEUR ? p10

Deux en un #01 p13

Faire #10 p14

Sentir le monde #06 p 17

Simenon et les boulets à la liègeoise #17 p20

3 ANDANTE

Échauffement p27

À l'usine #10 et #21 p 22

Omaha Beach #13 p 32

On ne me retient plus #29 p 36

4 ALLEGRO

Échauffement pour Madagascar p 42

Odeurs #25 p 46

Mais où est l'autre #03 p 48

Ô Fabricius #05 p 51

5 CANTABILE

Échauffement pour Paris p 54 p

Toi, chanteuse de rue #20 p 58

L'enfant du 7^{ème} étage #08 p 61

La chambre du 7^{ème} étage#11 p 63

6 VIVACE

- Échauffement pour Etienne p 66
 - Et votre cuisine , #02 p 69
 - Sous les cabinets #24 p 72
- Il est temps d'allumer la lampe #07 p 76
- Âmes tourmentées #37, #38 et #39 p 79
 - 23 octobre 1982 #38 p 83
 - Notre village-rue #22 p 86
- Etienne retrouve son village #35 p 92
 - L'arrivée d'Etienne #34 p 96
- Etienne monte au coteau #36 p 100
 - Le moulin #33 p 102
- Cachez vos rouges tabliers #39 p 103
- Les bruits et les voix de la culpabilité #26 p 105
- Un mort à la table familiale #31 p 109
 - Quand Rosalie dort #24 p111
 - Au comice agricole #31 p 116

7 PRESTO (petites nouvelles)

- Dans le RER #16 p 119
- Dévissage #18 p 121

8 MEZZO PIANO (éclats)

- Les photos et moi #18 p 124
- Dans cette optique #14 p 128
- C'est une énigme ce type #15 p 130
- Tamanrasset Gustavia # 12 p 132

BARTLEBY

1 AVERTISSEMENT

Les différentes parties de l'objet livre incomplet, inachevé, en tout cas non abouti, que vous tenez entre vos mains, se trouvaient dans une chemise cartonnée et élastiquée que j'ai achetée sur un vide-greniers. Assis sur un banc de la place, je me mis aussitôt à lire les feuillets dans l'ordre de leur rangement. Au cinquième, j'avais acquis une certitude : ils étaient tous de la même « plume », si l'on peut s'exprimer ainsi pour des pages dactylographiées. J'entrai dans un univers. Au début du « recueil », il n'y avait aucune logique dans cet ensemble. Chaque texte formait un tout, mais ne se rattachait pas aux autres. Bientôt je trouvai un début d'histoire, plein d'impatience, j'attendis la suite, je l'attends encore, sans doute est-elle à imaginer. Vers la fin du dossier, un pays, un milieu social étaient largement décrits. Et dans ce décor, un personnage principal s'installait et nous livrait des fragments de sa vie et de son histoire. C'était tout. Je fermai le classeur. Une femme était l'auteur de ces textes, j'en étais sûr. Une femme plutôt qu'un homme, en raison de sa posture dans l'intime, espace que, à tort ou à raison, on considère féminin : expériences corporelles, subjectivité. Qu'importe, j'avais bien

aimé ces pages d'un auteur inconnu et qui le resterait. De temps en temps, elles me viennent à l'esprit et je construis des suites à leurs embryons d'histoires. (cf #40)

L'auteur me pardonnera d'avoir bousculé l'ordre de ses textes, d'en avoir fractionné certains, d'en avoir omis d'autres, en totalité ou en partie. Ce nouvel arrangement a pour but une découverte plus lisible de son « œuvre ».

2 QUI EST L'AUTEUR ?

(cf #40). Une aristocrate, au mitan de sa vie, qui en phase avec les idées de son grand-père, fait revivre une époque révolue dans sa propriété familiale. Son histoire a des connexions avec *Le guépard* de Lampedusa. Une propriété, un grand-père qui chérit un de ses descendants et voit en lui son successeur, un scandale créé par une naissance illégitime...

Un Allemand qui écrit pour tenter de comprendre et de rendre hommage à son père qui fut un défenseur de la Pointe du Hoc, lors du Débarquement de Normandie. Cet écrivain, amoureux de la France, antimilitariste, revient régulièrement à Omaha Beach. Là, il rend visite aux tombes du cimetière américain, marche, s'assied sur la plage, contemple l'horizon, d'où surgirent les bateaux, revoit les images de ce débarquement, surtout celles du film *Le jour le plus long*, un film américain dont il n'a jamais retenu le nom des réalisateurs. Dans un petit hôtel de Saint-Laurent sur mer, face à l'océan, il écrit. Il s'interroge : pourquoi fait-il et

recommence-t-il toujours ce pèlerinage et surtout pourquoi n'éprouve-t-il pas, lui, de ressentiment envers les Alliés ? Ils ont blessé son père, dans son corps et dans son âme, ce jour-là. Son père, qui fut un soldat exemplaire, qui ne fut plus jamais le même et garda jusqu'à la fin de sa vie une haine farouche des Américains. Son père dont la sombre humeur pesa sur la vie de sa famille, et en particulier sur celle de son fils. Un jour, cet Allemand, qui vient écrire à Omaha Beach, lit, dans un texte japonais, quelque chose au sujet des samourais qui l'éclaire et lui rend sa sérénité : *« L'homme de valeur et d'honneur estime comme ennemis, en temps de guerre, ceux qui sont dignes d'être des amis, en temps de paix. Le succès d'un ennemi estimé est aussi celui du samourai. »* À la Pointe du Hoc, les Américains avaient été les meilleurs, ils méritaient leur victoire, en temps de paix, ils auraient pu être ses amis. Dès lors le texte de l'écrivain allemand coule, s'écrit tout seul. Où est le bien ? Où est le mal ? Et que fait-on de l'espérance ?

Un jardinier poète, qui chante la nature, les arbres, les bonsaïs, les fleurs et les papillons.

L'auteur, c'est peut-être les trois à la fois...

(cf #40) Tout le monde devrait écrire. Cette pratique ne devrait pas être réservée à quelques-uns. Bien connaître sa langue, savoir utiliser le mot juste à sa juste place, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral, rend possible une communication efficace. Prendre des notes, écrire au cours de ses lectures, fixe les points de vue des auteurs et par là les siens, ce qui développe le sens critique. Dans le même ordre d'idées, nous pourrions parler des bienfaits de l'écriture sur la mémoire. Mais intéressons-nous plutôt à la créativité. On écrit un mot, puis un deuxième, puis un troisième, c'est déjà une phrase. Cet exercice tout simple peut faire décoller l'imagination. Rappelons-nous Marguerite Duras en train de poser des questions toute simples à des enfants et émerveillons-nous de leurs réponses spontanées. Il est important, voire primordial, d'écrire sans filtre. Censurez une de vos idées, vous écartez peut-être la bonne. *A contrario*, ne vous arrêtez pas à la première idée, sans doute battue et rebattue. Tournez autour, changez de place votre tabouret, comme dirait Pierre Michon, creusez-la pour en faire jaillir une autre, essorez-la jusqu'à ce qu'elle ait rendu tout son jus. Appliquez-vous trop à la perfection de votre texte dans le fond et dans la forme, et vos idées s'envolent sans que vous

puissiez les rattrapez... Écrivez, écrivez, sans orgueil, avec orgueil, sans humilité, avec humilité. Il sera toujours temps de corriger votre texte, ou de le jeter, si vous estimez qu'il est mauvais, trop personnel, trop provocateur ou blessant. Et partagez vos écrits avec vos proches, vos amis, vos pairs. Toute écriture est expression de soi, donc des autres. Nous sommes tous des humains. Ce qui concerne l'un concerne l'autre.

DEUX EN UN (#01)

J'ai été la rencontre de deux gamètes. J'ai été un œuf. J'ai été un surgissement de vie. J'ai été un être. J'ai été vivante. J'ai vécu dans un habitacle noir, humide, chaud et confortable. J'ai eu le vivre et le couvert. J'ai eu le son. J'ai entendu un battement régulier, un rythme, un tempo. J'ai perçu, plus sourdes, des résonances diffuses, les mélodies, les variations de la musique de mon univers ouaté. J'ai eu des membres. J'ai connu leur mouvement. Je ne les ai pas ménagés. J'ai été un fœtus heureux. Je me suis sentie à l'étroit. J'ai dû changer d'univers. J'ai été contrainte à migrer. J'ai emprunté un boyau étriqué. J'ai été comprimée, j'ai été astreinte à progresser vers l'avant. J'ai

senti une poussée irrépressible. J'ai trouvé le parcours inexorable. J'ai connu la fatalité. J'ai entendu des sons nouveaux. Ils ont annihilé ma musique primale. Ils n'ont pas eu le même rythme, ils n'ont pas eu la même douceur. Ils ont été plus rauques, plus abrupts. Ils ont été une injonction. « Kommen er ! ». J'ai vu le jour, j'ai connu la lumière. Je l'ai connue en pleine face. Je n'ai pas pu en jouir. Je n'étais pas encore née. J'ai été coincée. J'ai été décoincée au milieu des cris. J'ai crié moi aussi. J'ai été manipulée, nourrie, cajolée dans deux langues. J'ai eu une mère française, une nourrice allemande. J'ai été inscrite sur le registre des naissances sous trois prénoms. Je n'ai jamais été appelée par le premier dans la sphère familiale. Je n'ai jamais été prénommée par le troisième dans la sphère administrative. J'ai deux langues primales et deux prénoms. J'ai fait face. J'ai bien commencé. Je n'ai pas bien commencé. Je me suis débrouillée. Je ne me suis pas débrouillée. J'ai vécu. Je vis.

FAIRE (#10)

Il a soixante-douze ans et il parle à Stockholm. Claude Simon se dit un vieil homme qui a déjà beaucoup vécu, beaucoup travaillé, beaucoup

écrit, beaucoup publié. D'ailleurs, c'est pour ce qu'il a fait de ces « beaucoup » qu'il reçoit le prix Nobel de littérature. Il est devant le pupitre, en smoking, chemise blanche à manchettes, nœud papillon immaculé. Un homme mince, tête chenu, lèvres encore pleines, explique qu'en écrivant, il ne veut pas dire, il veut faire « Je fais, je produis, donc je suis. » *C'est le projet de la main qui tape sur les touches du clavier d'un ordinateur : produire un mot, un espace, un autre mot, un espace, un autre encore, pas à pas, mot après mot, et voilà une phrase. Cette phrase a-t-elle un sens pour celui qui la lira ? Peut-être, s'il veut bien faire son travail de lecteur.* Il a huit mois, il est dans le *lamba* de sa nourrice malgache, il arrive en France. Tout est blanc sur la photo, sauf le noble visage de Razaph, celle qui porte l'enfant Claude dans son dos. L'enfant qui ne sait pas que son père est sur le point de partir à la guerre et qu'il n'en reviendra pas. À vingt-trois ans, il est à Barcelone, témoin de quelques moments de la révolution espagnole. À vingt-six, il est mobilisé. Son régiment passe l'hiver de la drôle de guerre dans les Ardennes « j'appartenais à l'un de ces régiments que les états-majors sacrifient froidement à l'avance et dont, en huit jours, il n'est pratiquement rien resté ». Son régiment tombe

dans une embuscade, il est prisonnier et rejoint un stalag dans le sud du Brandebourg. Il trouvera le moyen de regagner Perpignan. La main qui écrit, copie conforme de celle de son géniteur, perd sa précision et sa fermeté en copiant ces mots. Les souffrances physiques et morales des soldats, en particulier celles des soldats vaincus en partance pour les camps de prisonniers, la bouleversent toujours. À vingt ans, Claude Simon prend des cours de peinture et s'initie à la photographie. Est-ce pour cela que, comme les peintres de son temps, il ne prétend pas représenter le monde mais seulement les impressions qu'il en reçoit. À quarante-huit ans, il cesse d'être viticulteur, il vend le domaine familial pour se consacrer à la seule écriture. C'est à présent son unique travail. Un vrai travail ! Un écrivain est celui qui travaille son langage. Simon affirme que le sujet d'un roman c'est l'écriture. *Modestement, la main qui tape, revient, corrige, cherche les mots et l'ordre juste des mots pour produire la musique de la langue, la vraie, celle qui parle au cœur et au corps plus qu'à l'esprit.* À trente-huit ans Claude Simon reste couché pendant cinq mois et met deux ans à se remettre de la tuberculose. À quatre-vingt-sept ans, il se couche à jamais en laissant une œuvre colossale,

pleine d'enseignements pour celui que le clavier ou le stylo démange. « (...) *on dira que nous avançons toujours sur des sables mouvants.* » sont les derniers mots de son discours Nobel.

SENTIR LE MONDE (cf #06)

Je n'ai jamais été malade de solitude au point de songer à me jeter d'une passerelle. Les désespérés n'ont pas pu, n'ont pas su ouvrir les yeux sur la splendeur de Paris depuis les Buttes Chaumont. Elle les aurait détournés de leur projet de non-retour. Je ne me sens jamais seule, séparée, détruite, abandonnée, même si je suis souvent physiquement isolée. En raison de la beauté, en raison de la laideur, qui elle aussi a ses beautés.

Chaque jour, « à l'heure où blanchit la campagne », je me lève dans une maison endormie. Je sors dans le jardin. La chouette effraie, locataire du pigeonnier, chuinte une dernière fois dans la nuit qui s'enfuit. Je suis la seule à regarder la lune pâlir à la gauche du grand cèdre, la seule à sourire au lièvre qui détale, la seule à entrevoir le trafic matinal des merles et des corneilles. Les palombes roucoulent déjà. Le

pic-vert s'égosille aux alentours ; l'espace lui appartient. Ah, le loriot ! Celui-là, on ne l'entend pas souvent. Mais, c'est une huppe ! Je voudrais être elle, une femme oiseau à la belle coiffe, au long bec recourbé. Elle sautille sur le gravier, là devant moi : « un, deux, trois soleil », elle s'arrête, ne bouge plus. Même son œil est immobile, elle retient l'instant. Elle repart, « un, deux, trois soleil », dans l'odeur du tilleul, délicate à cette heure, mais qui deviendra prégnante à midi.

Être le seul, la seule. Tout le monde a fait cette expérience heureuse ou malheureuse. J'ai été la seule à ne pas porter de blouse d'uniforme lorsque j'étais en 11^{ème}. Une institutrice idiote trouvait que le bleu ciel ne convenait pas à une petite fille en deuil. Mais, je suis la seule, ce matin, à voir émerger le vieux moulin d'une brume légère, diaphane, bleutée, signe de beau temps. Je me sens accompagnée de tous les paysans des générations passées qui l'ont regardé avant moi, portant leurs céréales à moudre au meunier. Je les entends qui encouragent leurs chevaux ahanant dans la côte. Je les entends penser : ils supputent le rendement de leur récolte.

J'ai été une enfant solitaire au sein d'une nombreuse fratrie. J'aime retrouver cette sensation d'isolement de mon jeune âge, l'impression d'être dans une île et de tenir les flots à distance. Être à la fois soi et un autre. Le soi social, familial, ordonné et l'autre soi, privé, secret, caché. Seule et libre comme un enfant. Neuve, comme la lumière de chaque matin, candide comme chaque fleur juste éclore.

Alors je me mets à ma table de travail. J'ai troqué la chaise ancienne pour un fauteuil ergonomique, mon stylo pour un clavier. Qu'importe les outils, le projet est le même. Autour de moi, le silence. Devant moi, au travers des fenêtres, un paysage façonné par les ans et les travaux des hommes. En moi, le bouillonnement des mots qu'il faut laisser sortir, s'écouler en ondes bienfaisantes. Le camion de ramassage du lait passe sur la route au bout de mon jardin. Il me dit que quelque fermier vient de traire son troupeau. Je me souviens, je rêve. La vieille étable est à la droite de la maison, dans son jus. Les places des vaches portent encore leur nom : Allure, Banjo, Dauphine, Fannette, Grâce... La traite est faite. Elles vont bientôt sortir, faire

tinter leurs cloches, en s'ébrouant, aller à l'abreuvoir, puis être menées à paître.

Alors, mes mots sortent de leur silence, se bousculent dans mon crâne, se forment dans ma bouche. Ils ont le goût du lait, l'odeur chaude du foin de la grange, le son du ramage des oiseaux. Mon seul bien est en moi-même, j'ai bien de la chance d'avoir ce bien singulier.

Le monde vient me parler. Il vient parler à celle qui est seule et qui l'écoute passionnément.

SIMENON ET LES BOULETS À LA LIEGEOISE
(#17)

17 novembre 1973

« La Taverne Tchantchès et Nanesse ? Oui, bien sûr. Ici, nous sommes place St Lambert, prenez la rue Léopold, où est né Georges Simenon. Ensuite, traversez la Meuse par le Pont des Arches, vous êtes place de l'Yser, au cœur du quartier d'Outremeuse. Vous verrez sur la gauche l'église Saint Pholien. Puis en face, après le monument Tchantchès, la rue Surlet. Prenez la première à

droite. La taverne est au numéro 35 de la rue Grand-Bêche. Vous en avez pour dix minutes.»

On était mi-novembre, mais ici, en tout cas, c'était le premier jour de l'hiver. Sur le pont, en dépit de quelques réverbères, l'obscurité mangeait tout. Un vent à glacer les cols et les cœurs faisait danser les feuilles sur les trottoirs. Elles se précipitaient sur mes bottes, sur mon manteau, sur mes cheveux sans jamais trouver à se poser nulle part.

Mais qu'importe, j'étais à Liège, je marchais vers Outremeuse. J'aime bien les mots qui commencent par outre... outre-mer, outre-tombe, outrepasser, outrecoissance. Je n'avais pas manqué d'outrecoissance, j'avais même outrepassé les convenances, mais j'avais décroché un rendez-vous avec Georges Simenon ! Je savais qu'il avait vécu Outremeuse dans sa jeunesse, j'avais vu le nom de ce quartier dans ses biographies... mais le lire, le prononcer, l'entendre chanter dans sa tête et y être, cela faisait une sacrée différence. Celle qu'il y a entre le futur pas très certain, donc plutôt le conditionnel, et le présent. J'y serai a i , j'y serais a i s... non, j'y suis !

Trois jours plus tôt, le 14 novembre donc, j'avais assisté, à l'Hôtel de Ville, à la remise de la médaille de Liège à son illustre citoyen : Georges Simenon. Je suis journaliste, à l'époque je n'étais pas encore salariée d'un organe de presse, je débute, j'écrivais « à la pige ». Une de mes amies qui, elle, travaillait pour la Gazette de Liège, m'avait fait inviter. Pendant le pince-fesse, elle m'avait présentée à monsieur Simenon, qu'elle connaissait pour avoir des liens de famille avec lui. « Ah ! La gazette de Liège, avait-t-il dit, ça me rajeunit, j'y ai écrit des chroniques judiciaires, on sait où cela m'a mené ! » Bref, on avait bavardé gentiment tous les trois, on avait bu une bière et même deux et me voilà priée de dîner avec Simenon, sous le prétexte que je ne pouvais pas rentrer à Paris sans découvrir le vrai Liège. Clin d'œil de mon amie... Je connaissais le goût immodéré de Simenon pour la gente féminine... Mais, comment refuser une aubaine pareille ?

Lorsque j'étais entrée chez *Tchantchès et Nanesse*, j'avais été saisie par l'atmosphère simonienne du lieu. Un restaurant modeste, avec ses nappes à carreaux et ses chaises en bois, enfumé et grouillant de monde. Une ambiance

conviviale... des odeurs de bière et de cuisine familiale. Un décor de marionnettes colorées sur les murs. Monsieur Simenon m'avait attendue, tel que toujours, décontracté, mis avec simplicité. Un pull-over camel sur une chemise écossaise fermée par un lacet de cravate. Son veston de tweed était sur le dossier de sa chaise. Je lui avais toujours trouvé une physionomie remarquable, mais lorsqu'il s'était levé pour me saluer, j'avais remarqué derrière ses lunettes d'écaille, sous ses sourcils épais, des yeux de photographe, qu'il était aussi, de reporter, de romancier, scrutateurs et plutôt intimidants. Il avait sorti sa pipe de sa bouche et l'avait posée sur la table. Nous avons pris place.

— Connaissez-vous les boulets à la liégeoise ?

— Non, je ne sais pas ce que c'est.

— François, François apporte-nous deux Piedbœuf...blondes. Oui, celles de la maison. Sois gentil de dire à ta mère que je suis là et que je voudrais deux portions de ses boulets des frites.

— Tout de suite, monsieur Simenon.

— Vous verrez, c'est délicieux et la bière que le garçon va nous servir est légère, très digeste, ça aide pour les boulets... Vous comprenez, la brune, qu'on donnait ici aux enfants il n'y a pas si

longtemps, est trop sucrée, ce qui desservirait le plat déjà tout en rondeur, tel l'esprit savoureux de mes compatriotes liégeois.

— J'ai hâte de goûter.

— Que je vous parle de cette spécialité liégeoise. Il vous faut savoir que dénicher la bonne adresse pour les boulets est une quête quasi mystique chez les Liégeois. Je ne suis pas souvent à Liège, mais je connais les boulets de Josée. Et j'aime cette taverne. Il faut que je vous explique son nom : Tchantchès, c'est François et Nanesse, sa femme, c'est Agnès, deux personnages du folklore liégeois qu'on trouve souvent dans les récits populaires et dans les spectacles de marionnettes Tchantchès est *tiesse di bwès...*

— ... est quoi ?

— *tiesse di bwès...* C'est du wallon liégeois, ça veut dire « tête de bois » ; il est têtù, quoi ! Il symbolise l'esprit indépendant et joyeux des Liégeois. Il aurait même connu des aventures avec Charlemagne... Nanesse, c'est plutôt la voix de la raison. Chaque année la taverne décerne un prix à une personnalité liégeoise. Je l'ai eu. C'est un des rares prix que j'ai accepté...

Simenon avait glissé sa main dans la poche gauche de son veston. Il en avait sorti sa blague à tabac. Depuis des années et des années, depuis

toujours pour ainsi dire, chacune de ses poches avait une destination bien définie. Et il avait bourré sa pipe.

— Ah voilà nos boulets... goûtez... alors ?

— Alors... c'est spécial et très bon.

— Des boulettes de viande hachée, moitié bœuf, moitié porc, cuites au four avant d'être mises dans la sauce. Tout est dans la sauce qu'on appelle sauce lapin... *pourquoi une sauce lapin je vous le demande ? Il n'y a pas plus de lapin dans la sauce des boulets que de carpe dans la choucroute ! Il y a tout un tas d'ingrédients, du thym, de la cassonade brune, des baies de genévrier, mais pas de lapin. Du vrai sirop de Liège pommes-poires, pas une cochonneté industrielle, ça oui ! Et les frites, que dites-vous de ces grosses frites ?*

— *Elles sont à tomber par terre !*

— *Imaginez-vous qu'elles sont cuites au « blanc de bœuf », de la pure graisse, bien saturée.... Ça vous laisse sans voix... Mais non, elles ne sont pas grasses, question de savoir-faire ! Allez reprenez-en ! Mais si, occasionnellement... à Liège... en Outremeuse. C'est obligé, comme on dit.*

Nos assiette vides, j'avais risqué : « Je comprends mieux pourquoi madame Maigret est si bonne cuisinière. Rue Richard Lenoir, elle prépare des plats robotifs pour son commissaire : pot au feu,

cassoulet, coq au vin, bœuf bourguignon, blanquette... Sans doute avais-je espéré lancer Simenon sur le sujet de son écriture.

Il m'avait regardée d'un air de dire : n'y comptez pas et, devant ma mine déçue, il avait ajouté, très sérieusement : « À compter d'aujourd'hui, 17 novembre 1973, je n'écrirai plus de roman. Maigret et Mr Charles, publié l'année dernière, était le dernier. »

Surprise, j'avais risqué un pourquoi. « Trop de douleur, trop de stress, m'avait-il répondu. Désormais je consacrerai mes écrits à moi-même. »

— Francois, Francois, deux pintes, des Val-Dieu cette fois... toujours blondes et dis à ta mère que ses boulets étaient un régal et que notre amie parisienne les a appréciés, n'est-ce pas ?

Nous avions bu nos bières en silence. On aurait dit — et c'était sans doute vrai — qu'il reculait le plaisir de boire la dernière gorgée. Son verre vide, il s'était levé, avait ramassé sa pipe, l'avait mise en bouche. « Mademoiselle, j'ai été ravi. Ce que je viens de vous confier est off, naturellement. Je vous souhaite le bonsoir. Nous nous reverrons peut-être à Paris. »

Note: les phrases en italique sont des citations de Georges Simeno

ANDANTE

Échauffement pour la tréfilerie-câblerie de Bourg en Bresse

(cf # 28) Les Tambours de Bronx, un groupe né dans un quartier industriel de Varennes-Vauzelles, non loin de Nevers. Leurs premiers instruments furent des bidons récupérés de la SNCF. Leur musique est bruyante et rythmée tout comme celles des câbleuses des ateliers de la Tréfilerie Câblerie de Bourg-en-Bresse en 1965.

(cf #19) Dans un atelier d'une tréfilerie câblerie, une douzaine de femmes en blouses bleues rectifient des filières. À l'aide d'une pointe de bois trempée dans de la poudre de diamant, elles élargissent le trou de la pièce pour le mettre à une cote supérieure. Le contremaître derrière son bureau vérifie le travail à l'aide d'un « palmer ». C'est le mari de l'une des ouvrières.

À L'USINE (#10 et #21)

Un portail arborant un ruban de fer (1) TREFILERIE (2) CÂBLERIE (3) (4). Pourquoi pas « Arbeit macht frei » ? Le travail-émancipation, le travail-libération, le travail-délivrance... Garer son vélo parmi tant d'autres, fermer l'antivol, glisser la clé dans sa poche, vérifier qu'elle y est bien, marcher dans la rue principale de l'usine, vers les bâtiments de la direction. Pensant encore à l'enseigne de l'entrée, s'interrogeant.

Et, tout de suite, l'horodateur. Queue d'ouvriers, piétinements inquiets devant la machine tamponnant, perforant les cartes de présence « tiquetic, tiquetic, vitevite, vitevite, avant la sonnerie de relève des équipes de nuit. Être à l'heure, une obsession. Croiser des hommes, des hommes surtout, achevant une cigarette, sommeillant encore de leurs yeux rougis du trop peu de sommeil ou d'un trop d'alcool du matin (5). Poignée de main des connaissances, clin d'œil d'un dragueur.

Vestiaire des femmes, armoire métallique, bleu de travail, chaussures de sécurité. Souriant dans l'atelier « des 2 brins » (6), souriant d'avoir du travail de corps, souriant de ses cuisses, de son

dos, de ses bras, de ses mains, aux ordres de sa tête. Savoir soulever, porter, enfiler sur le dévidoir des écheveaux de fil de fer de 30 kg. Connaissant le montage, le chemin des brins dans sa bécane, et faire des canettes de 25 m. Ne pas oublier de remettre le compteur à zéro. Surtout pas !

Pénétrer dans l'atelier, c'est comme s'engouffrer dans un orage. Chaines de bobines oscillant dans un sens dans l'autre. Tordre le fil pour en faire des câbles. Odeur de graisse, goût métallique dans la bouche, touffeur sous la verrière. Silhouettes dans la pénombre, zombies en bleus, s'affairant, surveillant, râlant pour une bobine défectueuse. Stopper sa câbleuse, c'est perdre de l'argent !

Gagner son poste de travail, voir sur le charriot quelques rouleaux de fil, prêt à être bobinés, remercier d'un baisser de paupières la fille qu'on remplace. Trop de bruit pour parler. Arrivée du contremaître du matin, départ de celui de la nuit. Coup de trompe, sirène pour le vaisseau. Vacillant, changeant d'équipe, perdant l'équilibre, le retrouvant grâce à ses câbleuses.

Toujours appliquées, infatigables, zélées.

Notes

1-En vérité, je ne me souviens pas bien de ce portail. Était-il vraiment en fer forgé ? Pourquoi cette allusion aux enseignes d'entrée des camps de concentration nazis ? Il y a une raison personnelle. Mon père, alors dans le maquis de l'Ain et du Haut Jura, s'est caché dans cette usine. Le directeur de l'époque était Jacques Lhérault, membre aussi du maquis. Mon père occupait le poste de chronométrateur. Je suppose qu'il observait les différentes étapes des processus de production pour déterminer le temps nécessaire à chaque tâche... Mon inconscient fait émerger des souvenirs de la guerre 39-45.

2- Le terme "tréfilerie" désigne une usine ou un atelier où se déroule ce processus de fabrication des fils métalliques. Dans une tréfilerie, l'acier arrive généralement sous forme de fil machine ou de barres de laminage. Le fil machine est une bobine d'acier qui a été laminée* à chaud pour obtenir un diamètre relativement gros. Cette bobine est ensuite refroidie et enroulée pour être envoyée à la tréfilerie. Parfois, l'acier arrive sous forme de barres laminées à chaud qui sont ensuite transformées en fils par des procédés de laminage

et de tréfilage successifs. Le tréfilage est un processus où le fil machine est tiré à travers une série de filières pour réduire progressivement son diamètre et augmenter sa longueur, améliorant ainsi ses propriétés mécaniques et sa finition de surface. J'ignore sous quelle forme l'acier arrivait à la Tréfilerie Câblerie de Bourg en Bresse. * Le laminage est un processus industriel utilisé pour façonner des métaux. Il consiste à comprimer le matériau entre des rouleaux afin de le rendre plus mince. Le laminage est largement utilisé dans la production de feuilles métalliques, de plaques, de profilés et de nombreux autres produits métallurgiques.

3- Dans une câblerie on fabrique des câbles en torsadant des fils d'acier dans des machines appelées câbleuses.

4- La Tréfilerie Câblerie de Bourg en Bresse est née en 1906, fondée par Ernest Chaudouet. Rachetée par le groupe Arcelor Mittal à la fin des années 90, son savoir-faire est reconnu dans le monde entier. ArcelorMittal Wire Solutions exploite l'usine, qui fait partie de la division de tréfilage de l'entreprise. Cette usine est spécialisée dans la fabrication de câbles en acier de haute technologie, destinés à diverses industries, notamment l'exploitation minière, le

levage et la manutention, les structures, les téléphériques, les stations de ski et l'amarrage en mer. L'usine bénéficie également de la haute qualité métallurgique assurée par les processus modernes de fabrication de l'acier, garantissant une qualité optimale de ses fils d'acier grâce au soutien complet du groupe Arcelor Mittal.

5- L'entrée de l'usine était et est toujours au 25 de l'avenue de Lyon. J'ai travaillé dans cette usine en 1967. Sur l'avenue il y avait un bar tous les vingt mètres. Je présume que depuis beaucoup ont fermé.

6- Un câble « deux brins » est composé de deux fils d'acier torsadés. Pour faire des câbles de plus gros diamètre, on torsade des « deux brins ». On obtient des « quatre brins », etc.

OMAHA BEACH EN 765 MOTS (#13)

C'est l'été. La marée est basse. Le ciel gris bleuté se fond à l'horizon avec la mer. Bientôt onze heures. Les occupants journaliers de la plage sont tous là. Parlons d'abord des oiseaux, ce sont les plus bruyants : goélands argentés, goélands marins et mouettes rivalisent de cris rauques, parfois plaintifs ou aigus et rieurs. En loopings gracieux, affairés, imprévisibles, ils se croisent, se poursuivent, se parlent, puis soudain atterrissent

pour se reposer ou fouiller la plage à la recherche de quelque nourriture. Une colonie de petits échassiers tricote, zigzagant à la limite du sable mouillé. Qu'ils sont rigolos, le bec en avant, tout le reste en arrière ! Les mêmes, à marée haute, voleront en escadrilles au ras des vagues. Un dernier cheval de trot tire son sulky, tout là-bas, à droite, sous le cimetière, dans lequel dorment à jamais près de dix mille soldats américains. La tache orange qu'on aperçoit c'est la casaque orange de son jockey. L'entraînement journalier des chevaux est terminé. Ne resteront, pour quelques heures, que les empreintes de leurs sabots sur le sable mouillé et ferme et ça et là un peu de leur crottin. La plage se partage entre ses différents utilisateurs, place maintenant aux familles, les mêmes que sur toutes les grèves. Les voici avec leur fourbi : parasols, fauteuils, bouées, seaux et pelles des enfants, filets à crevettes, sans oublier la glacière. Les enfants se mettent sans tarder aux fondations de leur château du jour ou courent vers les flaques que la mer a laissées en se retirant. Les mamans les poursuivent avec la crème solaire, les hommes installent le matériel. Quelque belle expose sa poitrine au soleil. Un courageux, sa planche à voile sous le bras, se dirige vers l'eau. En voilà un qui espère rattraper

la mer. Et sur tout cela la brise marine et ses effluves iodées. Pourquoi tous ces tracteurs attelés de remorque qui attendent sur le sable ? Il n'y a pas de ponton à Omaha Beach. Les pêcheurs, professionnels ou amateurs, mettent leur bateau à l'eau à l'aide de tracteurs. Ils vont pêcher et veillent à rentrer avant la marée montante pour sortir leur matériel à temps et regagner la terre ferme avant d'être dépassés par les flots. Ils pêchent le bar et le maquereau à la ligne, après avoir attrapé leurs vifs à la palangrotte (terme plutôt marseillais mais que tout pêcheur connaît). Ils relèvent leurs casiers, espérant y trouver tourteaux et homards. Il y a de nombreuses épaves au large d'Omaha Beach, vestiges du Débarquement de Normandie et ces épaves sont devenues des îlots de vie. Les anémones de mer se sont fixées sur les tôles martyrisées, les homards se cachent dessous et tout autour les poissons pullulent. Ainsi, ces équipements militaires ont changé de destination. On ne peut pas regarder Omaha Beach, fut-ce en villégiatures fréquentes, de la terrasse de l'une des quelques maisons qui donnent directement sur la plage, sans penser à ce qu'il s'est passé là. À marée basse, on voit des restes de pontons en ferraille construits par les Alliés pour débarquer du matériel, des morceaux

de chars ou de navires qui dépassent du sable. Désormais, Omaha Beach est un univers tranquille. Seuls ces quelques vestiges rappellent la fureur du Débarquement et ces milliers d'hommes qui, attendus sur la grève par leurs ennemis, sont tombés par centaines devant les barbelés et les « hérissons » disposés sur la plage pour arrêter les chars, les véhicules amphibies et les hommes. On n'oublie jamais les images du film *Le jour le plus long*, notamment celle qui fait apparaître à l'horizon l'armada des bateaux alliés. Un soldat allemand aperçoit d'un bunker de la Pointe du Hoc des centaines d'embarcations qui s'avancent vers la Normandie. Son regard est incrédule, il n'en croit pas ces yeux. La pointe du Hoc, on la voit de la plage d'Omaha Beach, elle se dresse tout à fait sur la gauche. Tout le monde connaît l'histoire, n'est-ce pas ? Quand les chaloupes sont arrivées au pied de la falaise, pilotées par des hommes qui pour la plupart n'étaient pas des marins, dans une mer grosse et des rafales de vent chargées de pluie, les Allemands qui défendaient la plate-forme, se sont dit : « C'est impossible, ils sont fous, ils n'y arriveront jamais ! » Et bien ils y sont arrivés, et tout d'un coup au milieu des « *Schnell, schnell!* », on a entendu : « *Run, run, go ahead boys!* » Ils

étaient là, ils avaient réussi. Quel courage, quelle audace, quels soldats !

ON NE ME RETIENT PLUS (#29)

... et toujours on me retient et je ne peux rentrer dans ma patrie. On me tire par ma chemise, on m'oblige à m'asseoir.

... et toujours on me retient. Les habitants sont étranges, pareils à moi et si différents de moi.

Il faut être là, il ne faut pas se tromper d'endroit. Seulement là, pas vraiment à sa place, mais ayant choisi cette place. C'est l'été. La marée est basse. Le ciel gris bleuté se fond à l'horizon avec la mer. Bientôt onze heures.

Les habitants sont nombreux, extrêmement nombreux. Les occupants journaliers de la plage sont tous là. Parlons d'abord des oiseaux, ce sont les plus bruyants : goélands argentés, goélands marins et mouettes rivalisent de cris rauques, parfois plaintifs ou aigus et rieurs. En loopings gracieux, affairés, imprévisibles, ils se croisent, se poursuivent, se parlent, puis soudain atterrissent pour se reposer ou fouiller la plage à la recherche de quelque nourriture. Une colonie de petits échassiers tricote, zigzagant à la limite du sable mouillé. Qu'ils sont rigolos, le bec en avant, tout le

reste en arrière ! Les mêmes, à marée haute, voleront en escadrilles au ras des vagues.

Il faut, sans quitter sa place, envoyer un message. Mais quel message et à qui ?

Les habitants de la plage sont occupés, extrêmement occupés. Un dernier cheval de trot tire son sulky, tout là-bas, à droite, sous le cimetière, dans lequel dorment à jamais près de dix mille soldats américains. La tache orange qu'on aperçoit c'est la casaque de son jockey. L'entraînement journalier des chevaux est terminé. Ne resteront, pour quelques heures, que les empreintes de leurs sabots sur le sable mouillé et ferme et ça et là un peu de leur crottin.

... et toujours on me retient et je ne peux rentrer dans ma patrie. Je dois rester assis là, je dois regarder, je dois juste me souvenir

... et toujours on me retient. Les habitants ne se posent pas de question, ne me posent pas de questions. La plage d'Omaha Beach est désormais à tout le monde.

Il faut patienter. Il faut accepter, il faut se contraindre, rester digne, avoir mal dans sa poitrine et dans sa jambe martyrisée. Regarder et attendre. On ne peut pas revenir en arrière : on ne refait pas l'Histoire.

La plage se partage entre ses différents *habitants* : place maintenant aux familles, les mêmes que sur toutes les grèves. Les voici avec leur fourbi : parasols, fauteuils, bouées, seaux et pelles des enfants, filets à crevettes, sans oublier la glacière. Les enfants se mettent sans tarder aux fondations de leur château du jour ou courent vers les flaques que la mer a laissées en se retirant. Les mamans les poursuivent avec la crème solaire, les hommes installent le matériel. Quelque belle expose sa poitrine au soleil. Un courageux, sa planche à voile sous le bras, se dirige vers l'eau. En voilà un qui espère rattraper la mer. Et sur tout cela la brise marine et ses effluves iodées.

... et toujours on me retient, je demeure dans la souffrance loin de ma patrie, loin de celle dont la sérénité égale celle de cette mer étale au fond du paysage.

Les habitants ont des tracteurs attelés à des remorques qui attendent sur le sable. Il n'y a pas de ponton à Omaha Beach. Les pêcheurs, professionnels ou amateurs, mettent leur bateau à l'eau à l'aide de tracteurs. Ils vont pêcher et veillent à rentrer avant la marée montante pour sortir leur matériel à temps et regagner la terre ferme avant d'être dépassés par les flots. Ils

pêchent le bar et le maquereau à la ligne, après avoir attrapé leurs vifs à la palangrotte (terme plutôt marseillais mais que tout pêcheur connaît). Ils relèvent leurs casiers, espérant y trouver tourteaux et homards. Il y a de nombreuses épaves au large d'Omaha Beach, vestiges du Débarquement de Normandie et ces épaves sont devenues des îlots de vie. Les anémones de mer se sont fixées sur les tôles martyrisées, les homards se cachent dessous et tout autour les poissons pullulent.

... et toujours on me retient, on me retarde. On me tient par des détails : grand, le regard clair, le cheveu ras, l'allure martiale.

Ainsi, ces équipements militaires ont changé de destination. On ne peut pas regarder Omaha Beach, sans penser à ce qu'il s'est passé là. À marée basse, on voit des restes de pontons en ferraille construits par les Alliés pour débarquer du matériel, des morceaux de chars ou de navires qui dépassent du sable. Désormais, Omaha Beach est un univers tranquille. Seuls ces quelques vestiges rappellent la fureur du Débarquement et ces milliers d'hommes qui, attendus sur la grève par leurs ennemis, sont tombés par centaines devant les barbelés et les « hérissons » disposés sur la plage pour arrêter les chars, les véhicules

amphibies et les hommes. On n'oublie jamais les images du film *Le jour le plus long*, notamment celle qui fait apparaître à l'horizon l'armada des bateaux alliés. Un soldat allemand aperçoit d'un bunker de la Pointe du Hoc des centaines d'embarcations qui s'avancent vers la Normandie. Son regard est incrédule, il n'en croit pas ces yeux. La pointe du Hoc, on la voit de la plage d'Omaha Beach, elle se dresse tout à fait sur la gauche. Tout le monde connaît l'histoire, n'est-ce pas ? Quand les chaloupes sont arrivées au pied de la falaise, pilotées par des hommes qui pour la plupart n'étaient pas des marins, dans une mer grosse et des rafales de vent chargées de pluie, les Allemands qui défendaient la plate-forme, se sont dit : « C'est impossible, ils sont fous, ils n'y arriveront jamais ! » Et bien ils y sont arrivés, et tout d'un coup au milieu des « *Schnell, schnell !* », on a entendu : « *Run, run, go ahead boys !* » Ils étaient là, ils avaient réussi. Quel courage, quelle audace, quels soldats !

Les habitants sont corrects. Les habitants ne sont pas mauvais. Les habitants sont évasifs. Ils ont compris. J'ai été un combattant. Je suis de ceux qui ont défendu la Pointe du Hoc.

Les habitants profitent de leur plage.... On ne me retient plus...

BARTLEBY

ALLEGRO

Échauffement pour Madagascar

(cf #12) Lorsque vous arrivez par temps clair, en avion, à Tananarive, le spectacle est formidable. Surtout au printemps. La ville est serrée, à étages, vous ne savez où poser les yeux. Les rizières en terrasses donnent un aspect géométrique aux collines, en bas le lac Anosy est entouré de jacarandas en fleurs. La ville haute possède de beaux édifices, des ruelles en descendent par escaliers, les maisons traditionnelles en brique rouge qui les bordent sont coiffées de toits de tôle qui scintillent au soleil. Ce qui vous réjouit surtout, c'est la lumière, chaude, intense, vibrante, éclatante, je dirais même fascinante car elle accuse les contrastes entre les objets dans l'ombre et les objets éclairés. Elle magnifie tout. J'ai vécu à Tananarive, j'ai écrasé au printemps les fleurs violettes de jacaranda tombées dans la cour du lycée. Elles explosaient sous nos talons d'élèves de la haute ville. J'ai dégringolé les escaliers pour attraper à la gare un taxi brousse qui m'emmènerait chez mes parents. Je me souviens que tout le long du chemin, il y avait, par terre, des grains de riz cuit. Tout le monde

mangeait du riz, à tous les repas. On jetait l'eau de vaisselle dans la rue. Ça ne s'invente pas des détails pareils. Pas sûr que les gentils Malgaches mangent aujourd'hui du riz à chaque repas. Leur pays est le plus pauvre du monde. Leur reste la lumière de leur île pour ne pas désespérer tout à fait.

(cf #04) « Il est des maisons qui donnent des ordres. Elles sont plus impérieuses que le destin : au premier regard on est vaincu. On devra habiter là. » Je ne suis pas Amélie Nothom, d'ailleurs était-elle née lorsque j'ai découvert, avec ma famille, le logement qui nous était affecté dans ce camp militaire ? Sidération, injonction. On habiterait là, pas d'autre choix. C'était une baraque Fillod, du nom de leur inventeur Ferdinand Fillod, un chaudronnier ambitieux de Saint Amour. En 1928, Ferdinand avait déposé un brevet pour la construction de maisons préfabriquées en acier, modulaires, à parois inclinées et pouvant être dotées d'un double toit destiné à l'isolation et à l'aération dans les régions tropicales. Eh bien, cette nouvelle demeure, qui avait un aspect extérieur très particulier et, pour tout dire, particulièrement moche, s'est avérée un logement tout à fait convenable ! Nous y avons vécu deux

ans. Je reconnais parfois sur quelque chantier, une de ses jumelles, vétuste, rouillée, improbable, abritant des bureaux ou du matériel : une marée d'émotions m'inonde.

(cf #28) Ce pourrait-être un Violet Monochrome, comme on dit un Blue Monochrome d'une peinture d'Yves Klein, un carré violet sur fond blanc, à la manière de Kasimir Malevitch ou peut-être un Trois bandes, comme une œuvre d'Ellsworth Kelly, un bleu-violet-vert par exemple. Oui, mais quel violet ? Un violet lavande, couleur de Provence, un violet pâle léger, subtil, un bleu violet changeant selon la lumière, un mauve teinté de gris. Même si Internet précise que les couleurs Pantone se rapprochant de celle des fleurs de jacaranda ont les numéros 2726C et 2099C, je n'accorde aucune foi à ces informations. La splendeur, l'émotion, la tendresse de la floraison des jacarandas qui entourent le lac Anosy de Tananarive attendent toujours leur peintre.

(cf #19) chaque matin à l'internat du lycée Jules ferry de Madagascar, chaque élève trouvait à côté de son bol un pain de 400 g entier. C'était sa ration pour la journée.

(cf #28) En voyant cette tong échouée sur le sable si lisse, si étincelant de la page d'Orangea, je me suis d'abord dit : quel dommage qu'elle ne soit pas une harpe, une *harpa major* ! La chaussure n'avait rien de ce coquillage magnifique : ni sa forme, ni sa taille, ni sa couleur, ni son éclat, ni sa bouche à la lèvre renflée qui lui confère un semblant d'érotisme. Rien. Je regardais la tong et je voyais la harpe. Par un phénomène d'anamorphose, qui dura un instant, mon esprit mêla l'une à l'autre. Je vis très distinctement, la samara, la harpe et le dessin que je ne ferais jamais.

(cf #19) dans le sud de Madagascar, des statues en bois avec des verges énormes et dressés. Elles sont destinées à orner les tombes des hommes puissants

ODEURS (extraits du carnet d'une apprentie)
(#25)

« *Alors ces odeurs seront infinies.* » Ryoko Sekiguchi *L'appel des odeurs*

Autres mots pour « odeur » : arôme, bouquet, effluve, émanation, exhalaison, fragrance, fumet, essence, parfum, puanteur, relent, remugle, senteur, bouffée, haleine, miasme, pestilence, souffle, vapeur, atmosphère...

"Je crois respirer dans les odeurs chaudes de ces moteurs fébriles les parfums de la vie adulte comme on tente de sentir dans le tremblement de l'aube ce que le jour sera." Philippe Claudel *Parfums*

« L'odeur de l'éther était ce qui qualifiait n'importe quel lieu voué aux soins. On en avait aussi à la maison pour nettoyer les plaies, de même qu'on gardait à la cuisine, contre les taches, du trichloréthylène : j'en retrouve intérieurement les deux odeurs complémentaires, jouissives. »
François BON *Autobiographie des objets*

Des adjectifs pour qualifier une odeur : âcre, agréable, capiteuse, délicate, douce, écœurante, fétide, forte, légère, musquée, nauséabonde, pisseuse, poivrée, puante, repoussante, immonde, dégueulasse, délicieuse, suave, animale, lourde, pestilentielle, fleurie, rance...

Quel serait l'odeur des jours de la semaine ? Et celle d'un projet de livre ? Quelle odeur a la peur ?

(...) tout est perçu par le nez, le monde est tout nez, notre monde est le nez... » Italo Calvino Sous le soleil jaguar

Des verbes pour parler des odeurs : dégager, embaumer, emboucaner, empester empoisonner, empuantir, exhaler flairer, fleurir ; humer, puer, renifler ; répandre, respirer, subodorer, sentir...

Les odeurs corporelles, celles des sécrétions et des miasmes, si gênantes quand la nécessité ou la promiscuité nous les imposent, sont agréables pour soi. « À chacun son pet sent bon », dit l'adage.

Des odeurs caractéristiques : de brûlé, de café, de rose, de jasmin, de chèvrefeuille, d'oranger, de renfermé, de poussière, de pourri, de terre, de vin, de moisi, de cadavre, de sueur, de vieux papier, de colle, de goudron, de pisse, de blé mûr, de sous-bois, de forêt, de paille, de chambrée, de poisson...

France met son nez dans son pull-over, ouvre la bouche pour boire à grandes goulées les effluves de ses seins, âcres, lourdes, animales, indissociables à

jamais de la honte originelle, indélébiles même étouffées ou exaltées et comme sucrées par son parfum sophistiqué de femme riche.

(...)

L'herbe grillée de juin

La terre qui craquelle

L'odeur des conifères

(...) Boris Vian Je voudrais pas crever

Des odeurs caractéristiques : de brûlé, de café, de rose, de jasmin, de chèvrefeuille, d'oranger, de renfermé, de poussière, de pourri, de terre, de vin, de moisi, de cadavre, de sueur, de vieux papier, de colle, de goudron, de pisse, de blé mûr, de sous-bois, de forêt, de paille, de chambrée...

Des lieux communs : un parfum de nostalgie, un bouquet de souvenirs, un souffle de printemps

« Une bouffée d'acacia entra, si distincte qu'ils se retournèrent tous les deux comme pour la voir marcher. » Colette.

MAIS OÙ EST L'AUTRE ? (#03)

La samara était sur le sable, d'un bleu proche de l'oubli. Et dès que je l'ai vue, cette samara, que vous appelleriez tong, savate à deux doigts, claquette ou gougoune si vous êtes québécois, je me suis dit : je vais la prendre, la garder avec moi. Je le pensais, je le pensais seulement mais fortement, mais je ne me baissais pas pour la ramasser. Je n'y parvenais pas. Je savais que je ne pouvais pas la laisser là, mais j'ignorais pourquoi, je, enfin moi, devrais la saisir et l'emporter. Je me voyais avec la samara au bout du bras, ses lanières de plastique entremêlées à mes doigts, sa peau un peu collante s'agrippant à la mienne et j'éprouvais un peu de dégoût. Et puis, qu'aurais-je pu en faire ? Je ne suis pas unijambiste et je ne connais personne ayant cette particularité. De plus, elle était trop grande pour moi, ça crevait les yeux. Inutile donc de lui chercher une jumelle pour lui trouver une utilité. C'était ça le problème. Je, je m'imaginai bien la prendre, je me voyais même m'accroupir, la saisir, la débarrasser de son sable dans l'eau de mer, la mettre dans mon panier et prolonger ma promenade en sa compagnie. Parce que cette slache — ça c'est pour les Belges — elle était seule sur cette grève de Madagascar qui ferait fantasmer tous les amateurs de plages paradisiaques. Elle était abandonnée et n'avait

rien à faire là. Alors ? La prendre, la ramener chez moi pour la jeter dans le bac à ordures. Non ! Je la regardais, je ne l'avais toujours pas ramassée, juste poussée un peu du pied, je savais que j'allais la garder. Elle était une trace d'humanité sur cette plage déserte, elle avait été fabriquée, elle avait été vendue, elle avait chaussé un pied. Venait-elle des Philippines, des Seychelles, ou de l'île Sainte Marie ? Elle avait fait un sacré voyage, pour n'avoir plus d'usage. Dans son silence, son abandon, elle contenait une part du monde, et les clic-clac de celui qui l'avais porté. Alors, je me suis décidée à bouger. J'ai ramassé la samara. Depuis, malgré les déménagements, je l'ai toujours gardée, de plus en plus vieille, de plus en plus délavée, de plus en plus informe. Il arrive qu'on me demande, en la brandissant entre deux doigts : « mais où est l'autre ? » Je hausse les épaules. Qui peut comprendre qu'une tong trouvée sur la plage d'Orangéa, au nord de Madagascar, ait toute sa place dans le placard à chaussures d'une femme riche ?

Je suis de ceux qui trouvent le monde trop éclairé. Pas de projecteurs sur moi, jamais. Comme le cloporte, j'aimerais vivre sous les pierres. Bon sang, le grand jour, pour mieux montrer mes manques, quelle idée. Fermez les claustras, mesdemoiselles, les brise-soleil si vous préférez. Claustra dérive du latin *claustrum*, fermeture d'une porte, verrou, *claustra revellere* Cicéron, barrière, *tui versus invito te claustra sua refrugerunt* Pline, traduisez ! J'attends, vous regarderez dans votre Gaffiot. Fermez aussi les volets. Je ne vous parlerai pas de l'étymologie de volet. Suffit, je me la parle à moi-même. La lumière blesse mes yeux et altère ma peau. Je ne sais pas pourquoi, question d'hérédité sans doute. Jamais personne ne m'a parlé de ma peau. Un homme, pfutt, quelle horreur ! Je suis une peau sans saveur connue, mais pas sans odeur. J'ai toujours froid, je me lave peu. Je ne connais que la toilette de chat. Odeur d'humanité qui éloigne mes collègues et tient mes élèves à distance. Tant mieux. Je ne veux aucune familiarité, du latin *familiaris*, de la maison, de la famille. Moi, je n'ai pas de famille. Pas de grand-mère, mais beaucoup de grammaire, du grec *grammatiké*, l'art de lire et d'écrire. Agrégée de grammaire. Mademoiselle T.,

professeur de français latin au lycée Jules Ferry de Tananarive est agrégée de grammaire. Agrégée de grammaire = puits de sciences. Puits sans fond, oui. J'ai une mémoire colossale, effarante, homérique. Attention, mesdemoiselles, je ne lis pas mon livre, je le récite, d'ailleurs je le tiens à l'envers et je vous surveille. J'ai gardé mon manteau de velours vert, bien serré sur le cou par ce bouton qui, l'autre jour, a giclé sur le pupitre d'une élève car je le tournicotais dans mes doigts en parlant. La classe a ri, moi aussi. Je l'ai recousu. J'ai ma culotte de laine, mes bas de coton tenus au-dessus du genou par un élastique. Aux pieds des feutres. Je ne quitte jamais l'estrade, de l'espagnol *estrado*, j'ai besoin de dominer pour projeter ma voix. Phénomène, du latin emprunté au grec, etc., etc. Originale. Excentrique ! Oui tout ça, mais surtout passionnée par la langue, à aller au bout de mes forces, de mon souffle. Proférer mes leçons, être une artiste de l'enseignement. Mon costume de scène me caractérise. Je n'ai pas besoin de lumière car je connais mon texte et j'ai une belle voix. *Ô Fabricius, qu'eût pensé votre grande âme, si pour votre malheur rappelé à la vie (...) Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine. Quel est ce langage étranger (...) Insensés, qu'avez-vous fait ?*

BARTLEBY

CANTABILE

Échauffement pour Paris

(cf #04) J'ai habité de nombreuses années — même si ce ne fut pas de façon continue —, un appartement situé au troisième étage d'un immeuble du XV^{ème} arrondissement de Paris. Il était dans la famille depuis 1931 ; depuis quelques années, il ne l'est plus. La chambre que je partageais avec ma sœur aînée possédait un petit cabinet de toilette qui donnait sur une de ces cours intérieures, destinées non pas à être fréquentées, mais plutôt à permettre l'aération des commodités (salles de bains, WC, cabinets de toilette). J'avais une amie de mon âge qui vivait au 6^{ème} étage et dont la chambre identique à la mienne donnait, par conséquent, sur la même courrette. À l'aide d'une boîte accrochée à une longue ficelle, nous communiquions. Nos messages secrets montaient et descendaient. C'était moins rapide que les SMS, mais nous ravissait.

(cf #19) il y avait, dans le XV^{ème} arrondissement de Paris, ce magasin de vêtements pour enfants dans lequel la vendeuse actionnait une poupée qui marchait toute seule

pour faire tenir les enfants tranquilles pendant les essayages.

(cf #19) les vespasiennes du boulevard Saint Germain, elles étaient réputées pour être des lieux de rendez-vous des homosexuels. Il n'était pas rare de voir, à la position de leurs pieds, deux hommes penchés l'un vers l'autre. Elles ont été démolies

(cf #04) Moi aussi, j'ai habité une chambre de bonne. Elle était au septième étage de l'immeuble dont j'ai déjà parlé. Mes petits frères et sœurs avaient grandi, j'ai dû leur laisser ma chambre. Ce septième étage était un univers assez glauque. Pas ma chambre, mais le couloir, le lavabo, les WC à la turque et mes voisins immédiats. Un couple infernal. L'homme buvait et frappait sa compagne. Une nuit cette dernière est venue demander secours à ma porte. Je lui ai ouvert. Nous avons dormi tête-bêche dans mon lit.

(cf #19) la chanteuse de rue dans la cour intérieure d'un bloc d'immeubles « du gris que l'on prend dans ses doigts et qu'on roule / c'est bon, c'est fort, c'est âcre comme du bois, ça vous saoule », les fenêtres qui s'ouvrent, les gens qui

lancent des pièces, certaines emballées dans des morceaux de papier pour éviter qu'elles ne se perdent, merci, merci, « je sens que mon âme s'en ira moins farouche / dans la fumée qui sortira de ma bouche »

(cf19) un invalide de guerre, installé dans un coin de porte, propose aux passants des billets de la loterie nationale. À côté de lui, c'est une remailleuse de bas penchée sur son ouvrage.

(cf #28) Derrière la chanteuse de la photo, il y aurait son ami. Il l'accompagnerait avec son orgue de barbarie. Ce serait un orgue à anches, un 24 Thibouville, au son nasillard, posé sur une petite charrette. L'orgue de barbarie est cité dans de très nombreuses œuvres littéraires. « J'avais appris... en entendant un orgue de barbarie jouer sous la fenêtre « En revenant de la revue », que l'hiver recevait jusqu'au soir la visite inopinée et radieuse d'une journée de printemps. » (Marcel Proust)

(cf #19) Big Balbo, son orgue de barbarie, Fips son singe animé, son manteau écossais, ses rouleaux de musique qu'il avait perforés lui-

même. Dans sa première vie, il avait été pilote de ligne

(cf #27) L'homme qui est assis sur la dernière marche de cet escalier est pensif. C'est quelqu'un qui aime penser, se remémorer les faits, les examiner tranquillement et en décider, si possible, sa conduite à tenir. C'est pourquoi, il n'a pas entrepris de redescendre. Il est urgent de réfléchir. Il vient de recevoir un refus d'une propriétaire à sa proposition de lui acheter une chambre de bonne. Bien sûr, il aurait pu la convaincre, l'amadouer, l'attendrir par son histoire avec cette chambre de bonne, celle-là justement, pas une autre. Ce n'est pas dans ses principes. Lesquels ? Se les ai-t-il jamais formulés ? Ils ont à voir avec la décence, la réserve, la dignité. Il avait pensé que ce serait facile d'acquiescer la chambre de bonne puisqu'elle était à vendre et qu'il n'en discutait pas le prix. Fallait-il qu'en plus il se raconte. Qu'il mêle l'histoire de sa famille à la transaction, qu'il rappelle l'insurrection de Budapest pour expliquer pourquoi son père buvait et frappait sa mère. Quand madame Leclerc, la propriétaire, était arrivée, essouffée au septième étage de l'escalier de service, il ne l'avait pas reconnue. Elle

non plus ne se souvenait pas de lui. Quand ils se saluèrent dans le couloir des chambres, ils crurent, l'un et l'autre que c'était la première fois qu'ils se voyaient. Mais, dès qu'elle s'était mise à parler, il avait reconnu la voix tendre d'autrefois. C'était elle. En un demi siècle, elle n'avait pas changé. Alors que faire maintenant, la rappeler, attendre qu'elle comprenne pourquoi lui, Stefan Kowacs, voulait cette chambre, pour quelle raison impérieuse, il devait la lui vendre ?

TOI, CHANTEUSE DE RUE (#20)

J'ai découvert cette photo de toi sur Internet. Je cherchais un cliché pouvant illustrer ce que j'avais vaguement en tête. Dès que je t'ai vue, je t'ai choisie. Oh, bien sûr ! j'aurais pu chercher plus loin, connaître ton identité et ton histoire ; il eut suffi de quelques clics supplémentaires. Je me les suis interdits. Peut-être la curiosité l'emportant, je tenterai d'en savoir plus sur toi, mais seulement lorsque j'aurai fini de t'écrire. Ton portrait signifie tant pour moi.

Ta physionomie, d'abord. Bien sûr tu es une belle femme. Tu as la beauté de la jeunesse. Quel âge as-tu ? Je ne saurais dire ; ton visage est plein. Est-ce en raison de la date de ta naissance ou

parce que tu n'as aucune sécheresse ? Sans être bien en chair, je te vois pulpeuse. Une robe légère, c'est l'été. Les cheveux noirs ondulés, une coiffure qui dégage ton visage. Merci de t'offrir ainsi à mon regard. Tu permets que je te décrive davantage, ce n'est pas un examen malsain, tu m'es infiniment sympathique. Parlons du décor de ton portrait, du contexte de la photo : un coin de rue, dans une ville, je dirais Paris en raison de ce que tu tiens dans tes bras. Le quartier semble populaire, une fenêtre maigre à petits carreaux pour la façade, une descente de gouttière pour l'angle de fuite, plus loin du noir. C'est peut-être le soir. Toi, tu es éclairée par des projecteurs, je pense. Ton visage est juste sur l'angle du mur. Belle composition, œuvre d'un bon photographe, c'est sûr. Ta taille est au même niveau que le rebord de la fenêtre ; un portait en plan « taille » dirait un spécialiste. Je m'égare, je m'égare — au fait, au fait, aurait-dit mon grand-père que les digressions de sa femme horripilaient. Tu es métisse, je dirai même franco-vietnamienne. Pourquoi j'en suis si certaine ? Parce que j'en connais beaucoup. Ces yeux bridés, ce nez aristocratique ne peuvent me tromper. Donc résumons-nous : tu es métisse vietnamienne et tu vis à Paris. Es-tu la fille d'un militaire qui t'as eue alors qu'il était en Indochine,

celle d'un petit colon de là-bas qui t'a ramenée dans ses bagages ? Ou celle d'une Française qui aurait fauté à Saïgon avec un riche Chinois ? Non, cette version n'existe que dans les romans de Marguerite Duras. Tu sais j'aime beaucoup le Vietnam, j'y suis allée deux fois. Mon père dort là-bas, quelque part dans la jungle, à trente-cinq heures de marche de la cuvette de Diên Biên Phu. Une anecdote à propos de l'un de ces voyages. Veux-tu ? J'étais au marché avec un ami vietnamien qui me servait d'interprète. Il a raconté à des marchandes la raison de mon voyage, elles sont venues m'entourer et me consoler... L'une m'a touché les fesses en disant qu'elles étaient rebondies alors que les siennes étaient plates. On a ri au milieu de nos larmes. As-tu des fesses vietnamiennes ou des fesses françaises ? Ta photo ne donne pas ce détail.

Tu observes les gens qui passent, cherchant leurs regards. Tu cherches aussi le mien. Celui-là, tu l'as trouvé.

Et que portes-tu dans tes bras, disposés en éventail pour mieux les proposer à la vente ? Des petits formats. Ces feuillets quatre pages consacrés aux airs à la mode. Sur la couverture un

dessin souvent naïf, le titre de la chanson et ses auteurs, paroles et musique, parfois le nom de la vedette qui l'a fait connaître, à l'intérieur la partition de la mélodie surmontée de l'indication des accords de l'harmonie bien utile aux accompagnateurs et les paroles. Attends que je déchiffre le titre du premier « *Ça ne se vend pas* ». Bien sûr que si ça se vend, c'est même comme cela que tu gagnes ta vie. En chantant dans les rues et en vendant des petits formats. Je vais te faire une confidence : je ne connais pas cette chanson ! Pourtant j'en sais beaucoup et je possède des piles de petits formats. Donc tu chantes. Laisse-moi t'imaginer. Tu as une voix forte qui porte loin, ta diction est parfaite — il faut que les gens s'arrêtent pour écouter les paroles. Tu aimes les rues étroites, les cours intérieures. Bien campée sur tes jambes, tu sais utiliser la réflexion des murs, les résonances des hautes façades et lancer des aigüs à vous chavirer l'âme.

En dépit des difficultés de ta vie, je sais combien tu éprouves de joie, à la pratique de ton art.

L'ENFANT DU 7^{ÈME} ÉTAGE (#08)

Le chien assis qui ouvrait sur les toits de Paris donnait à mon logis tout son pittoresque en été, mais s'avérait, dès les premiers froids, un inconvénient majeur pour qui avait son bureau d'étudiant sous cette fenêtre. En effet, celle-ci était équipée de vitrages bringuebalants et ne possédait pas de volets ; son store vénitien, aux lattes mal jointives, laissait passer le froid des vitres et la bise hivernale. De plus, la lumière des réverbères de la rue montait jusqu'à mon étage de sorte qu'il ne faisait jamais tout à fait noir dans la pièce. Nous étions en hiver et cette nuit-là, je dormais, d'un mauvais sommeil, car je ne parvenais pas à me réchauffer. Des éclats de voix et des cris me réveillèrent. J'ai d'abord cru qu'ils étaient dans mon rêve, mais non, il venait de la chambre voisine. Je m'assis dans mon lit, serrant mon duvet autour de mon cou, tout mon être tendu vers les bruits de l'étage. Je tremblais de froid, de peur aussi, car les cris étaient lugubres. Ils s'arrêtaient, repartaient, redoublaient et je me demandais ce qui était le plus inquiétant leur poussée ou le silence qui leur succédaient et faisait craindre ceux à venir. La cloison tremblait

contre mon lit comme si un butoir la frappait par à-coups. Plus d'injures mais toujours des sanglots, des cris, des supplications. J'étais tétanisée. Soudain, une raie de lumière s'alluma au bas de ma porte. Quelqu'un venait d'allumer le couloir. Mais la bagarre continuait. Ce n'était donc pas les protagonistes de la dispute qui avait actionné la minuterie. Des grattements se firent entendre contre le bois de ma porte. Une souris, pensais-je. Comme ils insistaient, je collais mon oreille contre le battant, ils étaient accompagnés de cliquetis et de grincements qui m'intriguaient. Je me décidais à entrouvrir. Dans l'embrasement, je vis un petit garçon en vêtements de corps, pieds nus. Il était pâle, maigre, ses yeux étaient pleins de fièvre et il claquait des dents.

LA CHAMBRE DU 7^{ÈME} (#11)

Je pensais que nous aurions vite fait Il était grand et terriblement beau, un homme dans la cinquantaine Quand je l'ai quitté il était environ vingt heures et la nuit prenait ses aises sur le trottoir Dans le couloir des chambres de bonne sa

main avait précédé la mienne à tâtons il avait trouvé l'interrupteur de la minuterie sans la moindre hésitation Il avait dû venir repérer les lieux avant de demander à visiter la chambre Mon locataire du troisième réclamait des travaux dans sa salle de bains et je ne disposais pas de liquidités Vendre l'appartement plutôt que la chambre j'y avais pensé Pendant toute sa visite monsieur Kowacs n'avait pas vraiment regardée ma chambre à la lumière de l'ampoule qui pendait du plafond et de celle de la lune qui s'était levée dans le ciel assis et je m'étais sentie blessée de sa presque indifférence Il la voulait voilà tout Mon prix serait le sien Je retournai à mon hôtel par l'avenue familière Même si je ne vivais plus dans le quartier depuis longtemps Mon père avait marché là dans son pardessus de l'armée, une valise au bout du bras Prendre le métro je préférais la marche qui aide à penser La chambre et ses couches de souvenirs de la famille accumulées et emmêlées Depuis 1931 les marronniers désignaient de leurs bras dénudés les fenêtres des immeubles s'allumant tour à tour, les feux tricolores du carrefour imperturbables continuaient leur manège La circulation les gens la mienne au milieu de celle des autres au loin L'enseigne de l'hôtel rougissant la façade de ces

lettres lumineuses Un chien levait la patte contre un réverbère comme Ils avaient un chien les gens de la chambre 6 un nom étranger et un petit garçon malheureux venu gratter une nuit la porte numéro 7 la mienne Monsieur Kowacs J'avais dit je ne suis pas sûre de la vendre À monsieur Kowacs J'ai couru dans le soir j'ai grimpé les cent soixante-sept marches de l'escalier de service Il était assis sur la cent soixante-huitième J'ai dit oui.

VIVACE

Échauffement pour l'histoire d'Etienne

(cf #04) Habiter est emprunté au latin *habitare* « avoir souvent » comme le précise son dérivé *habitus* qui donne en français « habitude ». Ce verbe veut aussi dire habiter, au sens de demeurer verbe qui vient, lui, du latin *demorare* « attendre, tarder ». L'habitation serait donc comprise comme le lieu où l'on a ses habitudes, où l'on attend, où l'on s'attarde. Habiter impliquerait une notion de durée. Peut-on dire qu'on habite la chambre d'une nuit ?

(cf #04) « *Habiter : semer des habitudes au creux d'un espace fixe.* » Sereine Berlottier *Habiter* 82. Il y a un SDF qui vit sous un pont du canal, non loin de chez moi. Tous les matins il s'installe devant La Poste avec sa sébile. Malgré l'intervention des services sociaux, il ne veut pas « déménager ».

(cf #04) Beaucoup aimé une conférence sur les traces d'habitats au moyen-âge dans ma région « (...) *les espaces construits les plus émouvants sont ceux où le rêve qui les souleva et leur donna forme*

continue d'agir. « » Jean-Christophe Bailly Paris quand même.

(cf #04) Je vis dans une belle demeure, au milieu d'un parc arboré. Nos tilleuls sont centenaires, nos agrumes en caisse aussi. Nos anciens ont construit la maison, ont labouré nos champs, ont vendangé nos vignes. Chaque meuble, chaque objet de ce logis a une histoire. On ne possède pas une maison, on l'habite pour un temps, on l'entretient, on la respecte et on la passe aux suivants.

(cf #19) un homme descend du coteau dans le brouillard matinal, son fusil de chasse à l'épaule. Son chien le suit

(cf #06) Chaque jour, « à l'heure où blanchit la campagne », je me lève dans une maison endormie. Je sors dans le jardin. La chouette effraie, locataire du pigeonnier, chuinte une dernière fois dans la nuit qui s'enfuit. Je suis la seule à regarder la lune pâlir à la gauche du grand cèdre, la seule à sourire au lièvre qui détale, la seule à entrevoir le trafic matinal des merles et des corneilles. Les palombes roucoulent déjà. Le pic-vert s'égosille aux alentours ; l'espace lui

appartient. Ah, le loriot ! Celui-là, on ne l'entend pas souvent. Mais, c'est une huppe ! Je voudrais être elle, une femme oiseau à la belle coiffe, au long bec recourbé. Elle sautille sur le gravier, là devant moi : « un, deux, trois soleil », elle s'arrête, ne bouge plus. Même son œil est immobile, elle retient l'instant. Elle repart, « un, deux, trois soleil », dans l'odeur du tilleul, délicate à cette heure, mais qui deviendra prégnante à midi.

(cf #28) C'est une peinture à l'huile 40 X 30 avec un cadre en bois sculpté et doré. Elle porte la signature A. Parilla, peintre dont le nom n'est pas passé à la postérité, une date 1906 et un lieu Castelsarrasin. Deux enfants sont assis dans une carriole de promenade, tirée par un âne. Le jeune garçon a une dizaine d'années et sa jeune sœur six ans puisqu'elle est née en 1900. Il s'agit de Rose, la grand-mère de l'Etienne de l'histoire. C'est un tableau posé, les enfants sont endimanchés, vêtus de noir pour le garçon et de blanc pour la petite fille. La carriole fleurie de bouquets rouges est arrêtée sous des arbres. L'âne, lui aussi, a son bouquet, bien fixé entre ses deux oreilles. Cette scène charmante est accrochée dans le salon.

(cf #27) Un homme, vêtu d'un blue-jean, d'une chemise blanche, chaussé de mocassins, vient de

descendre d'un taxi. Il retient par l'index replié de sa main droite son blouson de cuir rejeté sur l'épaule. Au bout de son bras gauche un sac de voyage, qui en a tant vu. L'homme, que tout Chinatown de New-York appelle Gattopardo en raison de son allure féline et de son regard perçant, c'est Etienne Blanchard. À l'invitation de son grand-père, il revient dans sa famille après quinze ans d'absence. Car, comme tous les premiers dimanches d'octobre, Augustin Blanchard a convié sa nombreuse descendance dans sa propriété quercynoise : un ancien domaine viticole. Etienne souhaite arriver à pied à La Maison, comme il en est parti, jadis, avec le même sac de voyage, banni par ses grand-parents. Il parcourt la rue du village, reconnaissant et notant les changements intervenus sans qu'il en ait eu connaissance. Ah ! s'il pouvait effacer ces quinze années d'exil ! Le cœur gonflé de joie et d'appréhension, il marche dans la rue de son village. Des rideaux soulevés, des visages curieux contre les vitres, c'est sûr on le reconnaît. Et on cause. Il ne sait pas si cela lui fait plaisir ou non. Il allonge sa foulée, baisse la tête, l'air de celui qui, perdu dans ses pensées ne veut pas être dérangé. D'ailleurs c'est le cas. Que lui veut son grand-

père ? Et surtout Rosalie sera-t-elle parmi les invités ?

ET VOTRE CUISINE ? (#02)

Je vous aurais croisé sur un site de rencontre de cuisiniers amateurs. Après les politesses d'usage, vous m'auriez demandé :

— Quelle est votre spécialité, celle que vous réussissez le mieux, celle qui vous distingue ?

— La blanquette de veau, aurais-je répondu, sans réfléchir que cela ne faisait pas trop « nouvelle cuisine ». Pas le genre de réponse attendue par une personne pour laquelle la cuisine est une chose sérieuse, un art. Mais je n'aurais pas voulu pas raconter de fables à un possible ami « de cuisine ».

— Et votre cuisine ? A quoi ressemble votre cuisine, est-elle fonctionnelle ?

— Monsieur, votre curiosité est légitime, je vais donc vous décrire ma cuisine idéale et, mieux, avec mon téléphone, je vais en faire le tour pour vous en montrer les détails, tout en parlant. Bon, je tourne dans le sens des aiguilles d'une montre. Je pars de la porte, elle donne dans le couloir d'entrée. Elle serait bleue, du bleu azur de la

cuisine de Claude Monet, celui-là même, j'y tiendrais. À gauche une première desserte : bordure de pierre, carreaux rouge brique, sur le mur des carreaux anciens bleus et blancs, en-dessous et au-dessus des placards aux portes de bois ciré. Bruns les placards, de la même couleur que les poutres de chêne du plafond. Encastré dans ce dispositif de rangements, le frigidaire, sur lequel serait posé une plante et un cadre de photo de famille. Nous voici sur le deuxième mur, celui des fenêtres, deux fenêtres aux carreaux anciens — trente-deux par fenêtre — peintes en bleu. Dessous chaque fenêtre un radiateur en fonte marron, entre les deux fenêtres une cuisinière à gaz qui aurait fait son temps, mais fonctionnerait toujours très bien, puis une petite desserte en bois, peinte en bleu. Sur le mur le premier cuivre, une vieille bassinoire qui aurait chauffé les lits de cette maison, et puis des assiettes anciennes aux décors bleus, bien sûr. Des appliques — il faut de la lumière pour travailler. Nous voici au troisième mur. L'évier, ancien, en terre cuite, qu'on aurait fait remonter ; nos ancêtres étaient de plus petite taille que nous. Autour de l'évier des carreaux de récupération aux décors bleus et blancs, délicieusement dépareillés. La desserte de l'évier serait couverte des mêmes carreaux rouge brique

déjà rencontrés. En dessous le lave-vaisselle. Au-dessus de l'évier, un grand vaisselier ancien, peint en bleu, qui monterait jusqu'au plafond et accueillerait des plats, des pichets de terre cuite qu'on n'utiliserait guère mais qui feraient décor. Et maintenant, la pièce maîtresse de la cuisine, le cantou : grande cheminée, profonde, garnie d'un foyer et de ses chenets, mais aussi de deux bancs latéraux pour s'asseoir, se réchauffer, causer au coin du feu.

Là, Monsieur, j'arrête un moment ma description ; car je vous verrais bien dans le cantou, surveiller la braise pour cuire des côtelettes d'agneau ou de la saucisse de Toulouse, comme l'on fait pendant des générations les cuisinières de ce foyer. C'est ainsi que je vous imagine — oserais-je dire que je vous rêve ? — affairé, appliqué à réussir parfaitement vos grillades.

La cheminée aurait un linteau en bois, sur lequel reposerait une multitude d'objets anciens en cuivre, bougeoirs, éteignoir, lampes à huile, chaufferette, bouillote, chauffe-plat. Accrochées au-dessus de la cheminée, des assiettes en faïence de Toulouse, aux décors bleus bien sûr. À droite, une porte qui conduirait vers une souillarde. Sur le mur suivant, une comtoise que vous auriez

peut-être plaisir à remonter et une grande enfilade en noyer. Sur l'enfilade de nombreux cuivres, dont un superbe chaudron et au-dessus encore des cuivres, une dizaine de casseroles. M'aideriez-vous à les astiquer ? Au mur, encadrant l'enfilade, deux natures mortes. Reste à revenir vers la porte. Un vaisselier en merisier garni de plats et d'assiettes.

Au milieu de la pièce une table de ferme, recouverte d'une toile cirée à carreaux bleus et blancs, deux bancs et au-dessus une suspension ancienne en opaline. Ah ! j'oubliais, le moule à tourtière, en cuivre bien sûr, au centre de la table !

Le sol ? Des carreaux de terre cuite datant de la construction de la maison.

Ainsi serait ma cuisine, modeste petite-sœur de celle de Claude Monet. Aurait-elle l'heur de vous plaire ? Pourriez-vous y cuisiner ?

Je garde en moi votre silhouette, dans le cantou, jusqu'à votre prochain message.

Quelque chose subsiste premiers temps de cette ferme : les cabinets à la turque. Ceux qu'utilisèrent fin 19^{ème}, début 20^{ème}, les fermiers, les métayers, les ouvriers agricoles, les journaliers, les vendangeurs, les égrappeuses, les trieuses, les cuisinières des repas de moissons ou de vendanges. Mais aussi les tonneliers, les menuisiers, le maréchal ferrant, voire le bouilleur de cru, car cette ferme est très ancienne et a longtemps vécu en autarcie. Ces cabinets : une cahutte au toit de tuiles, pointu, garni d'une corniche en bois, peinte en vert. Un très joli vestige en fait. Ouvrons la porte de vieilles planches mal jointes : un sol en béton, deux petites marches pour y poser les pieds et un trou pour y faire sa petite affaire.

Parfois j'imagine ce qu'il y a sous ces cabinets. Je me dis, c'est une fosse. Pas du tout ; c'est un ancien silo à grains et je vois les hommes y verser la moisson sous la voute de briques. Les briques n'ont pas la forme de celles des maisons qu'on voit dans le pays ; certes elles sont parallélépipédiques, mais elles sont plus étroites, plus grandes et moins épaisses. Un jour, la voute s'est écroulée et deux hommes, qui travaillaient à aérer les grains ont été ensevelis. Par certaines

nuits sans lune, on entend leurs cris de surprise et d'effroi, et très vite ceux de leurs compagnons affairés à les extraire de l'amas de briques et de grains, par l'accès au silo que ferme une plaque de ferraille carrée de soixante-dix centimètres de côté.

plus bas on pourrait découvrir une tonnellerie. Avec sa zone de stockage du bois à vieillir et son atelier. On y fabriquerait des tonneaux pour le vin, l'eau de vie ou d'autres produits alimentaires. On y trouverait en vrac des planes et des herminettes pour façonner les douelles (planches incurvées qui forment le corps du tonneau, des compas et des échappoirs (pour mesurer et ajuster les courbes), des chalumeaux pour chauffer et courber les douelles ; toutes sortes de pinces (les dogues), des maillets et des fers, des cercles de métal de différents diamètres. Ceux-ci seraient chauffés et martelés pour tenir les douelles ensemble. Le maître tonnelier serait entouré d'ouvriers dédiés à des étapes successives de la fabrication (découpe des douelles, ajustement des cercles) et de quelques apprentis. La tonnellerie serait un lieu essentiel à l'économie de la ferme.

et plus bas encore, il y aurait une forge ; indispensable pour confectionner, réparer les outils, les ferrures et tous les objets métalliques. Un grand espace, avec un foyer alimenté en bois, équipé d'un soufflet en cuir, actionné manuellement ; une enclume sur laquelle le forgeron martèlerait le métal chauffé (elle serait fixée au sol par un boc de lois). Accrochés au mur toutes sortes de marteaux et de pinces pour tenir les pièces chauffées sans se brûler. Et des étaux et des établis. Et indispensable, près de de l'enclume un bassin d'eau pour plonger les métaux chauffés pour les refroidir. Le forgeron de la ferme fabriquerait des fers pour les chevaux et les bœufs, ce ne sont pas les mêmes. Tout cela dans une chaleur étouffante et un bruit épouvantable. Il devrait aussi finir une commande de houes et de bêches. Il houspillerait ses apprentis. Tout cela dans l'odeur caractéristiques du métal chauffé et du charbon qui brûle. Beaucoup de fumée et un éclairage à lampes à huile. On n'y verrait pas grand-chose, nous sommes déjà au troisième sous-sol. C'est rude ;

et plus bas,.... ;

et plus bas encore ;

et tout en bas, des Romains occupés à poser une mosaïque, si belle, si bien faite qu'elle franchirait les siècles.

IL EST TEMPS D'ALLUMER LA LAMPE (#07)

4 octobre 2023

Elle n'a pas pu écrire à l'aube, selon son rituel journalier. Des préoccupations domestiques ont, dès son lever, perturbé l'écoulement de son temps. Elle en reste affectée. Il est 19 heures, elle doit écrire, elle le doit, elle le doit à son journal, — comment y laisser un blanc à la date du 4 octobre —, elle le doit à elle-même, elle le doit. Elle s'assied à sa table de travail dans l'obscurité qui vient. Mais comment trouver le lâcher prise nécessaire à l'apparition de la moindre idée devant une injonction pareille.

Elle ferme les yeux, tente un exercice de respiration pour se rassembler, se relier, rejoindre sa source. Petit à petit, le calme revient et son souffle se fait silencieux. Il lui faut maintenant réveiller sa sensation de la vie. L'intérieur de la pièce s'obscurcit de minute en minute, mais à travers les fenêtres, le jardin et, au-delà du jardin, là-haut, au sommet du coteau, le

ciel se met à flamboyer, embrasant les pierres du vieux moulin. C'est un triomphe, une apothéose, le bouquet d'un feu d'artifice. Les nuages baignés de lumière dessinent des tableaux vivants et chimériques. Les *Fireworks* de Haendel qui seraient silencieux ! Car toute à la contemplation de la beauté, elle n'entend aucun des bruits de la maison. Le ciel se pare de couleurs chaudes et vibrantes. L'or, l'orange, le rouge se mêlent aux roses et aux violines et descendent la côte pour éclairer le jardin, dans lequel les ombres s'allongent. Les oiseaux filent dans l'incendie pour rejoindre leurs abris nocturnes. Alors, elle voit que la lumière dorée ruisselle dans la maison et magnifie le bronze sur l'homme debout — un écossais brandissant à bout de bras un trophée de chasse. Plus profond dans la pièce, c'est le cadre doré du tableau au-dessus la cheminée qui s'orne de taches phosphorescentes. Alors une lumière ineffable pénètre jusques aux tréfonds de son être. Instant de jubilation, d'extase, d'arrachement au temps et à la mort pour célébrer la vie. Le spectacle éphémère prend fin. Elle ne distingue plus le moulin. Une douce tranquillité s'installe.

Il est temps d'allumer la lampe.

ÂMES TOURMENTÉES (#37)

JE VIS New York par le hublot de l'avion Nous avions entamé la descente et crevé la couche de nuages. J'ai reconnu Manhattan, ses énormes gratte-ciels qui semblaient grimper à l'assaut de notre appareil, dont l'Empire State Building et le World Trade Center avec ses tours jumelles. Les rues formaient un quadrillage géométrique. Les eaux sombres qui serpentaient le long de Manhattan étaient sans doute celles de l'Hudson. Plus bas s'étalait une étendue verte, Central Park ? Je venais à New York pour la première fois et mes connaissances de la physionomie de la ville étaient toute livresques. J'étais loin, très loin de chez moi. Parti sur un coup de tête. Je n'avais aucun point de chute à New York. Vingt-cinq ans, un cœur en berne, pas de logement, pas de boulot et mon anglais de lycée... Par chance, le chauffeur de taxi, qui m'emporta vers ma nouvelle vie, était chinois et sa sœur louait des chambres, à Chinatown.

JE VIS, coincé entre une épicerie et un restaurant traditionnel, le magasin d'aquariums que je cherchais. Une toute petite boutique

décorée de néons verts et bleus pour présenter la marchandise, dont rêve tout amateur de poissons exotiques : guppys, tetras, combattants, discus, poissons nettoyeurs, systèmes de filtration et d'éclairage, plantes, granulés de nourrissage, etc. Je me promettais un moment agréable dans un univers que j'aimais, tout en m'inquiétant de ma mauvaise connaissance de la langue pour marchander avec le commerçant : un homme, entre deux âges, de type caucasien. Un walkman crachotait *Les copains d'abord ! C'était cocasse, en plein Chinatown*. Le visage du commerçant était ravagé. Son menton trembla quand il me dit : *Georges Brassens, is dead. Today. Do you know him? A famous french singer. I'm fan*. Pour toute réponse, j'ai mis ma voix sur celle de l'enregistrement. Le vendeur était français, il avait perdu une part de lui-même, une part de sa France. Nous avons gueulé nos chansons préférées du Grand Georges, pleuré ensemble et célébré notre chagrin de compatriotes. Et notre amitié toute neuve en éclusant bière sur bière dans le restaurant voisin

JE VIS sur une table du vide-greniers un vieux classeur cartonné. Il m'intéressait déjà en lui-même, je chine tout ce qui se rapporte à

l'ancienne papèterie. Il semblait vide, en regardant mieux, j'y trouvais une vieille photo. Devant un moulin vent, toiture crevée, ailes très amochées se tenaient plusieurs personnages. Les vieux clichés, les cartes postales anciennes ont d'autant plus de valeur qu'ils sont peuplés. Un peu inquiète, je m'enquis du prix. Il me convenait. Je demandai à la vendeuse, d'où elle tenait cet objet, sans lui signaler ma trouvaille. D'un lot qu'elle avait acquis à Agen. Elle ne pouvait m'en dire davantage. J'achetais le classeur et sa précieuse photo. Devant le monument de pierres se tenait une famille : un homme, deux adolescents et deux femmes. À leur habillement, on pouvait dater le cliché du début du 20^{ème} siècle. Qui étaient-ils, où se trouvait ce vieux moulin ? Mon enquête commença.

(cf #38) JE ViS un pin sylvestre, en plein Chinatown de New York ! Mes yeux se brouillèrent. Il y en avait un grand dans le jardin de mes grands-parents. Un bonsaï ! Ce n'était pas si étonnant dans ce quartier asiatique. Il était là, dans son pot en terre. Plus qu'une idée l'acquérir : le soigner, tailler ses branches en nuages, le changer de pot, le sien devenait trop petit, lui donner un peu d'engrais. Je m'expliquai comme je

pus avec le marchand. Je dis que je cultivais des bonsais, chez moi, en France, que je les prélevais dans la nature, que j'avais appris mon art dans des livres japonais. Non, en France ce n'étais pas à la mode. Pas encore, mais cela viendrait. Que je pouvais l'aider, que j'avais des connaissances, que je travaillerai pour lui s'il me donnait le pin sylvestre. Monsieur Li a dit oui. Le pin sylvestre est sur mon balcon, il se porte bien. Et moi je développe un commerce des bonsais chez monsieur Li. Ça marche bien.

(cf #39) JE VIS une culotte de coton blanc. Celle de ma cousine qui venait de tomber sur le tennis. Ce n'était pas la première fois que je voyais sa culotte — nous passions toutes nos vacances ensemble à « La Maison », chez nos grands-parents, depuis notre plus jeune âge. Chaque jour, nous faisons une partie de tennis. Nous n'échangions pas des balles molles pour nous amuser, non, nous faisons de vrais matches. Nous nous battions furieusement l'un contre l'autre. Je gagnais la plupart du temps, j'ai cinq ans de plus que Rosalie. Ce jour-là, la vue de cette culotte d'une blancheur si pure, au bout des jambes musclées et bronzées de ma cousine, me fit un effet dévastateur. Le désir, parti de mon bas

ventre grimpa par vagues jusqu'à mon cou, mes joues, mes oreilles, mon front. J'eus une conscience très nette de ce qu'il m'arrivait à l'érection embarrassante de mon pénis dans mon short. Je sais que c'est cette culotte, ce jour précis, qui fut la cause de tout.

23 OCTOBRE 1982 (#38)

J'ai décidé de raconter, de façon détaillée, chaque 23 octobre de ma vie. Pourquoi le 23 octobre ? La date n'est pas aléatoire, la personne destinatrice de ce cahier le saura. J'ai commencé l'année dernière et je continuerai aussi longtemps que je serai séparé de cette personne. Il m'importe qu'elle sache comment se déroulent mes jours tant que vivra mon espérance d'elle.

J'ai très bien dormi, la nuit a été fraîche. Le soleil filtre à travers les persiennes. J'habite toujours à Chinatown dans la chambre que j'ai louée à mon arrivée. Ma propriétaire, Lian Chen, est devenue une amie. Pour l'instant, je n'envisage pas de déménager. Je n'en ai pas les moyens. Ma rue est tranquille et ombragée par des arbres qui, depuis quelques jours, roussissent. J'y suis bien.

Après ma douche, que je prends chez Lian Chen, je bois mon premier thé de la journée en écoutant la radio. Une bonne façon pour moi d'éduquer mon oreille à l'américain. Ici beaucoup de gens parlent chinois, mais j'ai renoncé à m'y mettre, mon gosier n'est pas fait pour cette langue. Avec mon américain, je me débrouille. Quoi ? *le Dr Robert Gallo des National Institutes of Health annonce la découverte du virus responsable du sida*, je croyais que cette découverte revenait aux français Françoise Barré-Sinoussi et Luc Montagnier... Quoiqu'il en soit, je suis bien content que la recherche sur le sida avance. Quelle horreur, ce truc ! Il ne me concerne pas directement, mais on ne sait jamais...

Je ne travaille pas aujourd'hui, j'ai demandé congé à mon patron, un chinois bien sûr, monsieur Li Wei. Je l'appelle Monsieur Li par respect, car Li est son nom de famille. J'ai décidé que le 23 octobre, je ne travaillerai jamais. C'est une journée que je me consacre entièrement. Je me suis habillé avec autant de soin que possible. Mon vestiaire est très limité. J'ai tout de même une chemise blanche que Lian Chen a lavée et repassée, j'ai mis mes meilleurs jeans et les mocassins avec lesquels je suis arrivé de France.

Je vais me faire raser et couper les cheveux chez le *barber* de la rue. Son échoppe est étroite et ne contient qu'un fauteuil, on fait la queue dehors en bavardant, on plaisante, on rit de mon accent de *faguo*.

Il est temps d'aller rêver à Columbus Park. Je regarde les joueurs de go. Je ne comprends pas grand-chose au déroulement des parties. Peu importe, c'est beau. Je discute avec les jardiniers. J'ai certaines connaissances en botanique du fait de ma formation initiale de technicien agricole. J'adorerais travailler dans ce parc, mais je n'ai pas le sésame : la fameuse carte verte. Je finirai peut-être par l'obtenir, si monsieur Li fait le nécessaire. Mon travail est particulier, nouveau, peu d'Américains l'exercent. C'est ma chance. Pour l'instant je suis clandestin, il y en a beaucoup à Chinatown. Indésirable chez moi, indésirable aux Etats-Unis. On s'y fait... Vers 13 heures, j'avale une soupe et un thé dans un restaurant de nouilles pour quelques dollars. Ensuite, je me perds dans les rues animées. Tout est à voir. Je rends visite à mon copain français qui tient cette boutique d'aquariums. Salut Etienne ! Tu veux écouter ma dernière cassette de Brassens ? On caquète dans l'arrière-boutique, on fait claquer des pièces de majongs. — C'est ma femme et ses copines. Tu

travaillés toujours chez monsieur Li ? — Oui, oui. — Tu t’y plais ? — Du moment que je suis dans les plantes ou les poissons... Il faut que j’y aille, j’écouterai ta cassette un autre jour, bye ! Ce soir je m’offre le Ping’s, un restaurant traditionnel connu pour la qualité de ses *dim sun*. J’adore ces vapeurs. Elles arrivent dans des petites boîtes en bambou, humides de buée. Qu’on en soulève le couvercle, elles laissent échapper une bouffée blanche odorante. Je me régale. À 19 heures la salle commence à se vider. Les uns après les autres les chefs des familles sortent leurs liasses de billets verts pour régler l’addition du repas de leur tablée qui compte, autour des grandes tables circulaires trois, parfois quatre générations. La ronde des cuisines roulantes ralentit, on sert des douceurs. Quand une fusillade retentit. Des cris, des blessés, des morts... La guerre des gangs chinois a encore sévi. La police est là, on évacue le restaurant, la rue. Je rentre chez moi pour écouter la radio.

NOTRE VILAGE-RUE (#22)

Il m’est bien difficile de répondre de façon précise à la proposition d’écriture. Évoquer en

deux textes une rue. La décrire autrefois et maintenant ne m'est pas possible. J'ai trop déménagé. Je pourrais parler de la rue Blanchot à Dakar en 1958, mais à quoi ressemble-t-elle « présentement »... Toutes les rues auxquelles je pense, dont je me souviens dans leur jus d'autrefois, je ne les connais pas aujourd'hui. Je n'en vois aucune dans les deux temporalités. Aussi, acceptez que je vous décrive un village-rue, notre village-rue.

Lalande
Pâques 1962
15 heures
La rue

Prenons la rue telle que je l'ai découverte en 1962, à bicyclette, dans le sens Valence d'Agen - Cahors. À son début une route qui part à droite gravit un coteau en passant devant une ferme ; le panneau indique Le Groulet.... Tout en haut, une tour cylindrique en vieilles pierres. Pour l'instant à droite des champs, mais bientôt en face l'école, de pierre et brique rose, modeste avec son fronton « Liberté Égalité Fraternité ». La jouxte une maison basse, logement de fonction peut-être. Pourquoi cette précision ? Elle n'a pas sa

place ici. Ce n'est que plus tard que j'ai su qu'elle était le logement de l'institutrice. Ai-je remarqué tous ces détails la première fois que j'ai empruntée cette rue ? Sans doute les ai-je vus comme des indications du chemin à prendre. « Tu dépasses le panneau Lalande, tu laisses sur ta droite la route du Groulet, tu passes devant l'école, au bout de la rue, à main droite une route, tu la prends. Très vite une boulangerie et juste après un portail en bois vert : c'est là. » Donc je n'ai pas vu grand-chose à mon premier passage. J'étais surtout préoccupée de trouver mon chemin et vaguement inquiète de l'accueil de la famille G., au sein de laquelle j'étais invitée à « jouer » avec leurs enfants. Joue-t-on encore à l'âge de 13 ans ? On danse le twist dans un vieux chai, on se fait tirer en vélo dans les cotes par le garçon qui vous plaît, on lui donne la main sous un exemplaire de Spirou.

Donc cette rue, je l'ai bien connue entre 1962 et 1965.

Activités : agriculture, notamment vigne. Fermes à l'ancienne, des étables, écuries, poulaillers, porcheries, des hangars à tabac... Une petite usine de cageots, claies...

Les commerces : un café restaurant, une épicerie-coiffeur (la femme au comptoir, le mari aux ciseaux), une boulangerie déjà citée.

Une école primaire.

Les places : pas vraiment matérialisées mais des espaces dégagés. Une devant le cimetière qui en entoure l'église (très jolie petite église romane), pour jouer à la pétanque, une autre un peu plus loin qui accueillait la fête du village, à l'ombre des peupliers.

Les cours d'eau : La Barguelonne ou plutôt un de ses bras, La Méjanne, dont depuis la rue, on voyait un pont. Elle alimentait un moulin à eau qui n'était plus en service, mais dont les mécanismes étaient encore en place. Un formidable terrain de jeux.

Une pompe publique qui donne de l'eau.

Des connaissances nombreuses.

Pas de trottoirs, pas de rond-point, peu de voitures, mais des véhicules agricoles, pas de bacs à fleurs, aucune plantation le long de la rue.

Lalande

Pâques 2024

15 heures

La rue

Je vois cette rue tous les jours, je l'emprunte à pied pour aller chez mon amie M., pour rendre visite aux morts de la famille au cimetière, ou pour marcher tout simplement sur le chemin piétonnier. Je la prends aussi plusieurs fois par semaine, en voiture, pour me rendre au bourg.

Elle a beaucoup changé.

Activités : plus de ferme, des terres cultivées néanmoins, plus de vigne mais des céréales. L'usine de cageots existe toujours.

Commerce : seule la boulangerie demeure.

L'école primaire s'est agrandie d'un jardin d'enfants

Les places : elles sont devenues des parkings. On ne peut plus y jouer à la pétanque il n'y a plus de fête au village. L'église a été restaurée ; une vraie réussite

Les cours d'eau : La Méjane a été comblée. Le mécanisme du moulin à eau démonté. Le bâtiment qui l'hébergeait est une salle communale dans laquelle je n'ai pas mis les pieds préférant mes souvenirs.

J'ai toujours dans cette rue des amis d'adolescence, de ceux avec lesquels je sillonnais le pays en tous sens. M. et E. L., G. M. On se réunis l'hiver, les uns chez les autres, autour de repas roboratifs

Il y a des trottoirs, un rond-point, un chemin piétonnier, des passages protégés, un ralentisseur, beaucoup de voitures, moins de véhicules agricoles, de stupides bacs à fleurs, des plantations le long de la rue. La pompe est toujours là, toute pimpante dans sa peinture neuve, elle ne donne plus d'eau. La chaussée est montée à force de recevoir de nouvelles couches de goudron, ce qui pose des problèmes à l'écoulement des eaux d'orage.

La dernière maison de cette rue, c'est la nôtre, celle-là même que j'ai découverte en 1962. La première chose que je vois quand j'ouvre mes volets, c'est cette tour de pierre que j'avais remarquée en 1962. C'est un ancien moulin à vent, vigile éternel de notre maison. Car j'ai épousé le garçon qui, en vélo, me tirait dans les côtes. Nous sommes mariés depuis cinquante-quatre ans.

Une dernière chose importante : l'odeur de l'air, un peu frais, un peu mouillé au moment de Pâques, est pour moi la sensation qui relie les temps anciens et les temps nouveaux de Lalande.

ETIENNE RETROUVE SON VILLAGE (#35)

Rond-point d'arrivée dans un village. À droite une route qui grimpe un coteau, à gauche une impasse.

Voix off lui

Ç'aurait été une route du Quercy. Il aurait cheminé à pied quelques kilomètres entre des platanes. Il viendrait de prendre le rond-point dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Et puis un homme descendant du coteau l'aurait salué de son bâton de randonneur.

Lui aurait répondu d'un signe de tête.
Il y a un ciel rose de crépuscule d'été.
Une lumière aussi, très dorée, partout diffusée sur les lieux, sur le lieu.

Village de L.

Musique (sonate pour clavecin en Ut majeur de Scarlatti)

Travelling vers la droite.

Successions de maison, de jardins, de balançoires de tobogans .

Des voitures qui se croisent

Voix off lui

C'est là qu'il aurait commencé à regarder le
paysage, la vieille tour, au loin
la chaussée
le ciel sans nuage

la chaleur
et puis il chante
silence sur la fin du travelling

Village de L.
Succession de maisons accolées les unes aux
autres
Suite du premier travelling
Musique

Voix off lui

C'est là qu'il aurait commencé à parler. À parler
de ce qu'il voit.

Il dit que de nouveautés, tellement...

On est submergé... Vous ne trouvez pas ? Le
randonneur ne répond pas.

Silence.

Il ferme un instant les yeux.

Il parle encore.

Il dit : ne croyez pas que le soleil me gêne. C'est le contraire.

Village de L.

*Travelling à gauche. Parking, désert, cimetière
église.*

Musique

Voix off lui

Il aurait montré l'église

(Temps)

Il dit regardez : ça demeure. Tout le temps

À chaque seconde.

Dans tous les villages.

Ça reste.

Il dit : c'est bien, oui.

C'était

tellement

difficile...tellement...tellement dur...tellement...

C'est mieux comme ça.

Ça vaut mieux.

Ce n'était pas la peine, je crois, moi

(Temps)

Il dit : avant, j'étais là.

Là, voyez.

Là.

(Temps)

Le randonneur dit : vous parlez de quoi à la fin.

Il dit, je parle.

(Temps)

Il chante.

Il ferme un instant les yeux et chante.

Village de L.

Travelling à droite, à la sortie du village.

Musique.

Voix off lui

Il continue à marcher avec le randonneur. Il parle de maison.

Il dit : vous avez vu ? Derrière les vieux tilleuls, cette maison.

(Temps)

Il dit : c'est vrai, je ne me trompe pas, c'est bien elle. Elle me paraît plus petite. Il demande :

vous la connaissez ?

Silence

Il dit : oui, oui.

Regardez

C'est elle, c'est la maison de ma famille.

L'ARRIVÉE D'ETIENNE (#34)

Dans la cuisine, elle astiquait un cuivre qui n'en n'avait nul besoin. La pâte des oreillettes reposait. Elle savait combien Etienne était friand de ces beignets légers, du zéphir, c'est moi qui raconte que quelqu'un a dit que mes oreillettes étaient du zéphir, le vent ou le tissu, je ne sais pas. Ça m'a plu, voilà tout. Elle tendait l'oreille vers l'entrée.

Bonjour Grand-Père

Ça elle l'avait entendu. Pas la réponse de Monsieur. Voyez-vous sa voix s'éteignait avec l'âge. Il y avait la musique des mots mais pas les paroles.

Mem em em em...ri

Oui, mon enfant chéri, mon enfant chéri... Il disait qu'Etienne était son enfant chéri, son préféré qu'il avait toujours eu de la tendresse pour ce garçon, le fils de feu son fils Pierre. Il était si merveilleux à vingt-cinq ans, si en symbiose avec leur terre.

Coupez

Ça ne plairait pas à Madame, cet accueil affectueux, elle qui disait qu'elle ne voulait pas revoir Etienne de son vivant. Elle l'avait tellement dit et répété qu'il était la honte de la famille. Ce plat à tourtière brille suffisamment. Je veux que monsieur Etienne trouve la cuisine en ordre et brillante, un sou neuf. Et elle se rapprocha de la porte

... voyage
oui
loin l'Amérique

C'était bien trop loin. Son enfant lui avait manqué. Il avait manqué à la propriété.

Ta chambre n'a pas bougé. J'ai interdit à ta Grand-Mère d'y toucher quoi que ce soit.

Elle vous a écouté.
Pour une fois, oui

Coupez

Elle avait entendu oui. Oui, quoi ? Elle tisonnait le feu, il faudrait de la braise pour les grillades du diner. Faut dire que c'était terrible ce qui était

arrivé. Imaginez ça deux cousins germains qui font un gosse, dans la maison de leurs grands-parents. Scandale. Pour moi ça se passait plutôt dans le coteau leurs petites affaires, derrière le vieux moulin à vent. Depuis leur enfance, ils s'y aventuraient, ils s'y perdaient, ils y faisaient leurs cabanes. C'était leur royaume. Ensemble toutes les vacances. Ils avaient grandi ; ça devait arriver.

Coupez

... saluer Ida

D'abord Grand-Mère

Il vaudrait mieux attendre que ma femme descende pour le dîner. Parmi les convives, elle n'osera pas faire de nouveaux reproches à Etienne.

Du savoir-vivre, du savoir-vivre, un peu de savoir-vivre que diable

Aïe, aïe, aïe, ça serait sanglant. Elle avait entendu Monsieur et Madame se disputer à propos du retour d'Etienne. Monsieur voulait revoir son petit-fils avant sa mort. Madame disait qu'il pouvait bien aller au diable. Monsieur

rétorquait qu'Etienne serait le seul de ses petits--enfants capable de reprendre la propriété. Madame disait qu'il allait crucifier sa fille, la mère de Rosalie.

On est toujours crucifié par ses enfants.
Un peu plus un peu moins

Elle défroissa son tablier pour finalement l'enlever et en mettre un propre. En l'honneur d'Etienne et pour bien dire à Madame qu'il était le bienvenu à « La maison », que, elle, elle l'avait compris. Rosalie à seize ans était si

Coupez.

Monsieur avait ouvert la porte sur elle, rougissante, confuse, les mains de chaque côté de sa tête pour arranger sa coiffure.

Monsieur Etienne quel bonheur.

Ida ,va chercher à la cave une bouteille de Saint Emilion grand cru 1989

Il n'y en a plus Monsieur

Ta, ta ta, il y en a, je sais que tu en as caché deux bouteilles pour le jour du retour d'Etienne. Je sais même où.

Coupez

ETIENNE MONTE AU COTEAU (#36)

Après ses effusions avec Ida, l'employée de maison qui veillait sur ses grands-parents, Etienne consulta sa montre : 18 heures. Le dîner à « La Maison » serait servi à 20 heures. Il avait le temps de monter au coteau. Il passa par sa chambre de jeune homme, trouva dans son armoire un short et une paire de chaussures de marche et prit le chemin du paradis de son enfance.

Il partit d'un pas vif et égal, la première tranche de la montée n'étant pas très pentue. Quand, à mi-côte, il atteint frondaisons, il fut malheureux de constater que le cerisier avait été abattu. Trop vieux ! Il ralentit, moitié parce que la pente s'était accentuée, moitié parce que ses souvenirs, occupant son esprit, ralentissaient sa marche.

Son pied droit, dans sa chaussure de randonnée à tige moyenne, se leva lentement, comme s'il était tiré par le fil d'une marionnette. La semelle apparut, épaisse, crantée, antidérapante,

montrant ses zones d'usure. Le pied s'éleva dans l'air calmement, centimètre par centimètre. Le genou d'Etienne se plia, puis sa jambe se déploya vers l'avant avec précaution et lenteur. Le chemin était caillouteux et avait été raviné par un récent orage. Ses orteils touchèrent le sol en premier, sa plante de pied assura la prise. Enfin le talon s'enfonça dans la chaussée. Le pied gauche, après avoir choisi sur quelle pierre il se poserait, remplit son office avec la même dextérité et la même pesanteur. Les mollets, les genoux et les cuisses du marcheur s'articulaient avec régularité. Ses bras se balançaient au même rythme que ses jambes. Sa respiration était régulière, à peine accélérée par l'effort de la montée. Chaque pas avait son poids, rien que son poids, son juste poids. Il parcourut ainsi une centaine de mètres.

Quand il sortit de dessous les arbres, le crépuscule inondait le coteau. La lumière de fin d'après-midi coulait dorée sur le décor. Le cœur d'Etienne n'y résista pas. Il s'arrêta, empli de la joie profonde que lui procurait ce moment, que lui avait toujours offert le moment où, seul, il grimpait au coteau. Il leva la tête pour boire cette plénitude. Il ne pouvait pas encore distinguer le moulin, mais ses yeux fermés par la jouissance le

voyaient intérieurement. Ses traits se lissèrent, sa bouche esquissa un sourire d'enfant, ses narines frémirent comme pour sentir l'odeur des pierres du vieux moulin. Immobile, au bord du chemin, près des pruneliers, Etienne se mua en sculpture grecque. Il revécut en un instant ses chasses aux papillons, ses virées avec ses copains d'enfance, ses cabanes, ses collets aux lapins et son premier baiser à Rosalie.

Alors, il se mit à courir. Il fallait dévorer le chemin, son cœur battait, ses tempes ruisselaient de sueur. L'urgence était d'être arrivé au moulin, de s'asseoir sur la marche de son seuil et, la tête dans ses bras, posée sur ses genoux, de laisser couler ses larmes.

LE MOULIN (#33)

Blanches pierres clarté debout sanctuaire.
Éblouissant éternel sacré tour dressée. Mollets nerveux culotte courte enfance. Pas à pas montée effort impatient chaleur été trop de souvenirs. Éclairage précision contours cylindre inviolable. Il regrimperera filet pas épuisette yeux verts aguets chasse cœur battant. Sans bruit papillon beau tellement beau. Géométries couleurs vitraux fascinant tant de souvenirs. Seul fier cachette

inviolable vieux moulin abri tutélaire ailes
disparues volées flambés macahons Souvenir
précieux.

Chimère du crépuscule qui dissipe les chimères
et l'autre dite lumineuse.

... CACHEZ VOS ROUGES TABLIERS (#39)

La vieille étable est à droite de la maison. Dans son jus. À chaque stèle une ardoise indique le nom de sa locataire Allure, Banjo, Dauphine, Fannette, Grâce... Une douzaine, des bretonnes — on dit aussi des brettes — à la robe noire et blanche. L'odeur du lait, fraîchement trait, a comme fruité celle de l'étable faite de paille souillée, de foin des mangeoires, et de la chaude odeur du souffle et de la robe des bêtes. Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Les vaches folles d'impatience, tournent leurs yeux aux longs cils vers la porte, raclent leur couche avec leurs sabots. Le chien fidèle, qui s'appelle Fidèle, fait des allers et retours incessants aux culs des vaches. Il jappe, aboie de fougue : levez-vous feignasses ! Même les hirondelles des poutres, nouvellement arrivées de leur long voyage, sont rentrées dans leur nid de boue sèche. Elles risquent, par

intermittence, un regard cachou sur la fébrilité des vaches. Et ce chien qui trotte, inlassable, de gauche à droite, de droite à gauche ! Mais où est son patron, quand donnera-t-il le signal ? Qu'attend-il ? Comment les vaches ont-elles compris, qu'après des mois de stabulation, elles allaient sortir. Quelque chose dans l'air, une humidité moins prégnante, une note florale printanière, les cloches de Pâques qui ont sonné la veille ou plus sûrement l'activité du chien qui, ce matin, a quitté sa niche de bonne heure pour reprendre sa fonction première, tout indique que c'est pour aujourd'hui.

Ça y est ! le métayer a ouvert grand les portes. C'est le soleil qui, avec lui, pénètre dans l'étable. Il porte le bâton au chiffon rouge des menées à la pâture. Il libère une à une les vaches, dans un ordre déterminé, pour éviter tout débordement. Fidèle l'aide de toute son expérience. Dehors c'est un spectacle ! Tous les habitants de La Maison sont là pour le voir. Pas question de manquer ça ! Le maître surveille les opérations, la bonne marche du travail dans le respect des traditions, tout en évaluant le bien-être et la qualité de son troupeau. Les vaches se bousculent pour pénétrer dans l'espace prévu pour leur détente, un espace presque clos, limité par deux murs latéraux, un

portail au fond, fermé pour l'instant, et l'abreuvoir. Les premières vaches sautent en tous sens pour se dégourdir les pattes, au risque de tomber en glissant sur les pavés. Le métayer et Fidèle travaillent à encadrer ces débordements. Etienne porte aussi un bâton, il a la charge d'empêcher le retour des vaches en arrière. Pris dans la frénésie générale, il crie à sa cousine perchée sur un muret : « Rosalie, regarde ses mémères qui se prennent pour des cabris ! »

LES BRUITS ET LES VOIX DE LA CULPABILITÉ (#26)

Étienne se dirige vers la maison d'un pas assuré. Il faut des candélabres pour éclairer la table du diner, à laquelle seules sont restées Rose, la matriarche de la famille, et sa petite fille Rosalie, sa cousine germaine. La nuit est désormais noire. Étienne n'a pas besoin de lumière, tant il connaît les quelques dizaines de mètres qui séparent le vieux platane, sous lequel la table a été dressée, du seuil de la maison. Il a parcouru ce chemin tant de fois pendant sa jeunesse. Vingt ans plus tard, les crissements des graviers font à son oreille une musique familière.

Les claquements des volets, le bruit de feraille de la crémone de la fenêtre de la chambre de ses grands-parents sont toujours les mêmes. Grand-Père se couche, se dit-il.

Pourtant Etienne a perçu quelque chose de nouveau dans le hoquet de cette fermeture. Les gonds auraient-ils vieilli et demanderaient-ils plus de force pour être manœuvrer ? Cette différence, ténue mais perceptible, ne serait-elle pas le résultat d'une précipitation, d'un agacement, d'une violence contenue ? Clac et clac, au son des volets rabattus, la tête d'Étienne s'est dévissée de droite à gauche, avant de reprendre sa position normale au bruit produit par la crémone.

Du coup, le son que produisent ses pas sur les graviers lui deviennent étranges et bientôt intolérables, tambourinant ses tempes, lui vrillant le ventre, battant son cœur comme les marteaux d'un timbalier. Les gravillons ne crissent plus. Ils ont monté le volume de leur son. Ils crient, ils insistent, ils gémissent, menacent-ils ou pleurent-ils ?

La maison est silencieuse, les candélabres attendent à la cuisine. La vieille horloge sonne les coups de deux heures. « Cri cri cri » fait une

souris, « pfutt », dans un frôlement, elle s'est sauvée. Étienne s'assied dans le cantou pour calmer son cœur, la vieille banquette de bois grince sous son poids, sa paille tressée craque au contact de son pantalon.

C'est alors qu'Étienne entend du côté de l'orangerie, là où sont garées les voitures, des conversations animées, des éclats de voix. De quoi peuvent bien parler ses cousins sur le départ. Du dîner ? De leurs grand-parents ? Non, à coup sûr de lui ! Et de Rosalie ? De lui et Rosalie. Et pourquoi ces rires un peu gras et la voix crispante et péremptoire de Clotilde, et celle si argentine de Marie devenue comme fâchée. « Chut, chut ». Froufrou des jupes qui montent en voiture, « Vroum vroum » du coupé Lancia de Maurice. « Atchoum, atchoum », quelqu'un est allergique aux fleurs de tilleul. Les portières claquent. Ronron des moteurs, crissements des pneus sur les vieux pavés, mués en glissements sur le macadam : les voitures ont franchi le portail de la propriété.

Étienne, les candélabres dans une main, six bougies dans l'autre, les allumettes dans sa poche entreprend le chemin du retour, quand... de la

table lui arrivent des cris, des pleurs, des plaintes, des explosions de fureur, des fracas, des bruits de verre que l'on casse. Rosalie et sa grand-mère se disputent. Des poings frappent la table, des couverts s'entrechoquent, Rose, hoquète, Rosalie siffle, Rose s'essouffle, Rosalie s'époumone, Rose s'est levée et chancelle sans sa canne, elle retombe dans sa chaise dans un flots de jurons. Étienne s'est arrêté. Il n'entend pas le « hou hou, hou » de la chouette hulotte, ni le chuintement de la dame blanche, ni le coassement des grenouilles du bassin, pas plus que les japements du chien du voisin. Dans ses genoux qui s'entrechoquent, dans ses dents qui grincent, dans sa bouche qui hurle en silence, sur sa peau, dans sa chair et jusque dans ses os, il entend, dans un chœur diabolique, les voix mêlées de sa peur, de sa honte, de sa culpabilité.

Note : les phrases en italique sont les dernières de mon texte 26 « Les bruits et les voix de la culpabilité »

Étienne s'est arrêté. Il n'entend pas le « hou hou, hou » de la chouette hulotte, ni le chuintement de la dame blanche, ni le coassement des grenouilles du bassin, pas plus que les jappements du chien du voisin. Dans ses genoux qui s'entrechoquent, dans ses dents qui grincent, dans sa bouche qui hurle en silence, sur sa peau, dans sa chair et jusque dans ses os, il entend, en un chœur diabolique, les voix mêlées de sa peur, de sa honte, de sa culpabilité. Et parmi toutes ces voix, une connue, venue de loin dans le temps et l'espace, une qu'il pensait ne plus jamais entendre aussi nette et surtout aussi sereine. La voix de son père, mort avec sa mère dans ce foutu accident de voiture lorsqu'il avait onze ans. Ce qui revient, en boucle, dans sa mémoire, c'est une voix furieuse et apeurée qui hurle : « Putain, quel con, il nous fonce dessus ! ». Étienne, sorti indemne et orphelin de cette catastrophe routière, a été élevé par ses grands-parents, à « La Maison », jusqu'à ce que — osera-t-il prononcer ces mots — jusqu'à ce qu'il engrosse Rosalie et soit chasser du paradis familial.

« Je suis avec vous pour une circonstance très particulière. Étienne est passé me saluer, ce matin au cimetière, sans savoir qu'aujourd'hui il a atteint exactement l'âge que j'avais le jour de ma mort quarante ans, cinq mois et vingt-deux jours. Il m'a annoncé le dîner que vous organisiez, Maman, en l'honneur de son retour. Je me suis invité, puis que vous m'aviez oublié. Non, je ne vous en veux pas, là où je suis désormais, il n'y a ni regret, ni remord, ni rancune. Excusez ma tenue pour ce soir d'été. Vous m'aviez vêtu d'un costume sombre pour ma mise en bière. Mon pantalon est trop chaud et de facture démodée et ne parlons pas de mes chaussures, ces ridicules mocassins à pompons qui m'avait coûté un prix fou chez, — comment s'appelait cette boutique déjà —, Salamander, c'est ça, à Paris, boulevard Saint Germain. Elles faisaient un effet bœuf à l'époque. Qu'est-ce qui t'étonne Rosalie ? L'expression « effet bœuf » ? La langue évolue, je ne sais ce que disent les jeunes aujourd'hui. Restons classique, ces mocassins faisaient beaucoup d'effet. Quel est ce joli verre ? Quelque chose dans son volume, dans son poids, dans son éclat suranné, habite ma main d'une façon familière. Un verre du service en cristal de Saint Louis ! Ainsi, il en reste quelques-uns ! On est bien

sous ce platane, il a bien grandi depuis que je suis parti.

Je suis venu vous dire que mon histoire n'est pas celle que vous croyez. Oui, Maman, bouchez-vous les oreilles ou dormez, ce sera mieux. Étienne n'est pas mon fils biologique. J'étais stérile, un de mes amis a accepté de faire un enfant à Sabine. Donc Rosalie, Etienne n'est pas ton cousin germain biologique. Je te regarde. Comme je comprends mon fils d'être retombé en amour de toi. Tu es une belle femme dans la quarantaine, j'aime surtout ta bouche, enfin j'aimerais son étrangeté si j'étais encore sur terre. Ta lèvre du bas est aussi épaisse que celle du haut, avec un ourlet charnu que les années n'ont pas pu amincir. C'est une bouche carnassière, colorée sans le secours du rouge à lèvres, une bouche frémissante et humide comme celle d'un enfant. Et cette bouche, qui inhale et exhale les fumées du tabac avec gourmandise et délicatesse, me donnerait envie de vivre. Mais, je n'ai plus d'envie, plus de désir. Pour moi toutes ces choses ont pris fin.

Ah ! voici Etienne qui revient avec les candélabres. Je dois vous quitter. Sachez que, de là où je suis, je veille sur vous tous et que je vous aime. »

QUAND ROSALIE DORT (#24)

Le ciel a perdu son bleu métallique. La lune se cache derrière le pigeonnier. La chère vieille maison de pierres, on ne la voit pas, on la sent. Tapie dans l'ombre, elle sommeille dans sa couverture de vigne vierge. Sa lourde porte close, ses jalousies entrebaïllées par pudeur sur la nuit, lui confèrent respectabilité et inviolabilité. Ce qu'elle a perdu en splendeur, elle l'a gagné en autorité et noblesse. À intervalles réguliers une dame blanche lance son appel chuintant.

Rosalie a couché ses deux enfants, sur le gazon, à coté de la caisse d'un oranger odorant. Elle s'est attardée à regarder les cheveux flamboyants de sa fille. Le petit-frère en a roulé une anglaise à ses doigts pour s'en caresser le cou. À présent, les enfants dorment, leur innocence sur les joues, leur enfance dans les jambes. Paisibles, abandonnés, indifférents aux problèmes des grands.

Tous les invités sont partis. Ne restent à la table du diner que Grand-Mère Rose, et deux de ses

petits-enfants, cousins germains : Etienne et Rosalie.

Etienne vient d'apporter des candélabres pour éclairer la table. Comme le ferait d'une image un révélateur photographique, la lumière des bougies, allumées une à une, fait apparaître les visages latents des convives. Grand-Mère Rose s'est endormie dans ses dentelles. La fatigue venant, elle a perdu de sa superbe. Son masque d'empereur romain s'est défait. Angles des pommettes émoussés – les fards et les crayons gras impuissants à les rehausser. Joues avachies, dont les lignes fuyantes convergent vers le gras du menton et se perdent dans la mollesse de la gorge. Expression devenue ordinaire, commune, presque triviale, qui tente de retenir un semblant de bienveillance. La bonhomie n'a pas résisté. Seules demeurent, dans le sourire éteint, la vanité et la condescendance.

Le buste de Rosalie est drapé de lin rouge. Etienne pense :

— C'est Rosalie qui fait le corsage, ce n'est pas le corsage qui fait Rosalie.

Le corps de Rosalie a toujours été un peu bizarre. On dirait qu'il occupe plus que son espace, qu'il empiète sur celui des autres, qu'il vient les interpeller, les déranger. Oui c'est cela, les déranger... par son animalité, sa densité, sa matière, son évidence à vivre gloutonnement et à vous jeter à la figure la mesquinerie du monde et peut-être la vôtre... Les blanches paupières posées sur les yeux sombres laissent sourdre deux larmes qui roulent sur les joues... À cet instant, le visage de Rosalie dit ce qu'aucun sculpteur — fût-il de génie — ne saurait exprimer : la noblesse et la vulgarité, la douceur et la violence, l'acceptation et la fureur, l'abandon et la maîtrise, le goût de la vie et celui de la mort et, par-dessus tout cela, le désir charnel, un désir irrépressible et irrémédiable.

Etienne et Rosalie fument et boivent. Ils ne parlent pas. Sous la table, le chien de la maison émet, dans ses rêves, des grognements sourds et des claquements de dents. Alcool..., fatigue... La face de Rosalie se délite. Ses lèvres restent entrouvertes dans une sorte de lamentation muette. Sa cigarette pendouille, glisse le long de son menton et chute dans le reste de glace. Elle s'éteint dans un grésillement. Seule demeure

devant Etienne une image familière, qui tremblote tel le reflet d'une eau dormante. La tête de Rosalie dodeline et tombe sur la table. Le chignon se dénoue, la chevelure profuse s'étale sur l'albâtre des épaules, dérangeant le corsage qui laisse échapper une dentelure de nylon noir.

Rosalie dort. Son corps prend dans le sommeil une attitude gauche, franche offense à la féminité de ses courbes lascives. Un coin retroussé de sa bouche peinte laisse voir l'émail de ses dents.

De temps en temps, la main d'Etienne se tend vers elle. Cette main voudrait sentir les os du visage aux yeux clos, examiner de ses doigts les tissus qui y adhèrent, palper leur substance, évaluer leur épaisseur, percer le mystère de leur velouté assourdi. Mais la table est trop large et cette main ne rencontre que le vide. Vaincue, elle finit par se laisser tomber sur la nappe, où, telle un papillon de nuit, elle s'agite un moment dans un fébrilement inutile. Etienne dort.

Sa nuit a été courte. Vers onze heures, Étienne arrive au comice agricole du bourg voisin. Une tradition qui perdure dans cet espace rural, un événement traditionnel et festif pour célébrer la ruralité et, surtout, la culture tout à fait locale.

Les agriculteurs du coin sont tous là : l'un présente ses produits, l'autre ses animaux, un troisième ses innovations techniques. Tous espèrent un prix à l'un des concours du jour. Les hommes, si souvent contraints au silence sur leurs tracteurs, dans leurs étables ou les hangars qui hébergent leurs poulets, se rattrapent. Ils se tapent sur l'épaule, rejettent leur casquette en arrière. Les maigres, les pouces dans leur ceinture, les gros, sous les bretelles qui retiennent leur pantalon, ils s'interpellent, se moquent, s'esclaffent. Ils ont des voix rauques qui roulent, les anciens s'enorgueillissent de leur patois. Parmi eux quelques femmes, sans doute acceptées en qualité de chefs d'exploitation. Les femmes, on les trouve plutôt rassemblées autour des volailles. « As-tu vu mes œufs bleus ? — Des œufs bleus ! — Mais oui, monsieur, l'Auracana fait des œufs bleus, les coquilles, pas les jaunes ! Environ deux cents œufs par an, comme la Gasconne ou la Rouge des Landes. L'Auracana,

c'est une espèce qui vient du ... » Quant aux enfants, ils sont partout, ils piaillent et crient d'excitation, des oiseaux dans une volière.

La messe des éleveurs vient de finir. Le haut-parleur de l'organisation beugle que les officiels seront bientôt là : la Chambre d'agriculture, un député, le Conseil départemental, la Commune, la Communauté de communes, les syndicats, les sponsors... et tout ça va y aller de son petit discours de remerciement, de valorisation du monde rural, avant l'apéritif offert et le déjeuner sur réservation. Quand il eut terminé, un autre personnage se leva, puis un autre, chacun disant son mot. Au cours de son insomnie, Etienne a relu le passage de *L'éducation sentimentale*, qui parle d'un comice agricole. Son exemplaire l'attendait, à sa place, dans sa bibliothèque de jeune homme, la page cornée justement sur cette histoire de comice. L'agriculture est la mère nourricière des nations ! On ne peut donc jamais assez encourager, protéger, honorer ceux qui s'y consacrent avec un zèle éclairé, et c'est à de tels sentiments que répond l'institution des comices agricoles. Un discours de préfet !

Un Vulcain de démonstration tape sur son enclume. En dépit du soleil de juin, il a allumé un grand feu pour chauffer ses ferrailles. Il transpire

abondamment dans un marcel sous un tablier de cuir, les mères tiennent leurs petits à l'écart des étincelles de la fournaise... C'est à peine si on perçoit le son aigret d'un orgue de barbarie jouant La donna è mobile. Et sur tout cela une odeur de graillon sympathique puisque c'est la nôtre, celle de chez nous. Et que le comice, c'est une fois par an.

Le public se rassemble sous la tribune. « Approchez, approchez, dépêchons, dit le maire. L'apéritif ne sera servi qu'après les prises de parole. Vous avez soif, alors ne perdons pas de temps ! »

Tel le Frédéric Moreau de Flaubert, Etienne cherche sa madame Arnoux, Rosalie, dans le public. Il l'aperçoit. Elle porte une robe de soie lilas à rayures larges, et son chapeau de paille d'Italie,... Elle est là, tout près, à quelques pas de lui, séparée seulement par cette foule de gens. Il se sent pris d'une sorte de vertige, une envie de la rejoindre, de lui parler

Debout elle écoute ou elle n'écoute pas, comme les autres, comme lui.

7 PRESTO

Petites nouvelles

DANS LE RER (#16)

Elle était assise sur la banquette du RER dans le sens de la marche. Aussi immobile qu'une statue de sel. Vivante néanmoins, car ses paupières renflées sur des yeux pâles, s'abaissaient, se relevaient et les cils recourbés, qui leur servaient de volets, semblaient dire « Non, non, non, non ». Non à quoi... à tout. Elle restait tendue, comme en attente d'une catastrophe qui peut-être surviendrait. Et c'était sûr, qu'elle surviendrait. Et tout son intérieur était aux aguets. Chétive, mais guerrière : imposante.

Il était face à elle, dans le sens contraire de la marche du train. Ce n'était pas la position idéale pour progresser, pour affronter, pour gagner du terrain. Il reculait quand elle, elle avançait. Elle avait l'atout. Quelle carte risquer : « Quand descendrez-vous ? » trop intrusif, « que lisez-vous ? », mais elle ne lisait pas, son livre était posé à côté d'elle, comme un objet délaissé, dont on

voudrait se défaire, qui déjà ne fait plus partie de vous. Mais qu'elle bouge, croise les jambes, se frotte le nez ! Qu'elle l'apostrophe même ! Il était prêt à tout venant d'elle.

Lui était inquiet, mais disposé à s'ouvrir, à faire un brin de causette. Mais, mais, convenez-en, c'était à elle de faire le premier pas, celui qu'elle refusait de faire. On sait ce qu'il coûte parfois. Oserait-elle ? Briserait-elle sa croûte de sel ?

Mais enfin ? Ne le reconnaissait-elle pas ? Ce n'était pas la première fois qu'ils étaient assis face à face. Ils faisaient, l'un et l'autre, le trajet tous les jours. Et elle, toujours silencieuse, toujours immobile, avec ses paupières qui disait non et tout son être enclos dans une bulle qui n'éclatait jamais. Il en avait des choses accumulées à lui raconter, vite vite pour qu'elle ne puisse pas l'interrompre : le temps du jour peut-être, puis le beau film vu, puis son dernier voyage, ça l'intéresserait peut-être. Et puis, vite, vite : elle, elle, et encore elle, ses paupières aux longs cils, ses mains si délicates, le jour où elle portait une robe couleur myosotis, celui où elle lui avait souri. Si, si, c'était arrivé. Le sourire était-il pour lui ou pour elle-même ? Il ne le saurait jamais. Assise

toute droite sur la banquette du RER, elle refusait de le voir. Elle n'osait pas. Et lui non plus.

DÉVISSAGE (#09)

Fais ta médecine d'abord, tu verras après,

j'ai vu que c'était long, très long des études de médecine, pas toujours enthousiasmant non plus, parce que les QCM, il n'y a rien de plus bête pour moi, les étudiants doués pour le par cœur réussissent mieux que ceux qui ont besoin de comprendre pour emmagasiner des connaissances, lesquels sont les plus intelligents ,

et les stages d'externe à l'hôpital, et les blagues salaces des salles de garde, et les propos de tous ces hommes en blouse blanche, il ne fait pas toujours bon être une nana dans une équipe de soignants, et les nuits à bosser pour passer l'internat, et le manque de sommeil et le stress de voir toutes les misères des corps, et oui papa, ça va, et oui, maman, je mange suffisamment et choisir une spécialité, prends dermato, tu auras du temps libre, prends cardio, c'est presque une

science exacte, pourquoi pas chirurgie ? tu es habile de tes mains,

j'ai fini par me décider, il le fallait bien, on n'a pas le droit de décevoir ses parents, ses professeurs, l'État, ça coûte cher à la collectivité des études de médecine,

je suis devenue otho-rhino-laryngologiste, rien qu'ça ! c'est ronflant un titre pareil, ça faisait de l'effet sur la plaque du cabinet, car j'ai ouvert un cabinet avec tout le nécessaire, j'aimais bien mon bureau, la salle d'attente accueillante rien n'y manquait, les chaises confortables, le coin pour les enfants, les magazines sur la table basse, sans oublier la plante verte, deux reproductions de tableaux de Marc Chagall sur les murs parce que j'aime passionnément ce peintre,

il était là le problème, les toiles de Chagall, qui me faisaient de l'œil,

entre deux patients, je regardais les personnages de Au-dessus de la ville, Le violoniste, je me disais, le père de Chagall vendait des harengs cela ne l'a pas empêché de devenir artiste, le mien est comptable, alors où est le

problème, c'était justement un de mes problèmes, je gagnais bien ma vie comme médecin et mon père savait compter, dans deux ans, tu pourras acheter l'immeuble ! je n'avais aucun besoin d'un immeuble, je ne suis pas Perrette pour supputer les gains du travail de mes futures années et imaginer la façon dont j'en jouirais,

fais ta médecine d'abord, avait dit mon père !,

d'abord ! mais d'abord appelle ensuite, qu'est-ce qu'on fait quand on a tout bien fait et que rien ne va, qu'on a besoin de changement, qu'on a un épuisement mental, qu'on a besoin d'échapper à une situation intenable, qu'on oublie qu'on est une personne raisonnable, c'est quoi la suite ?,

on fouille dans son tiroir on y saisit un outil, un coupe papier ou une paire de ciseaux qui pourrait faire l'affaire, on se rue dans la rue,

sur un coup de tête, on dévisse sa plaque,

c'est fait, c'est irréversible, les pas des vis sont abîmés, le soulagement est immédiat, une euphorie vous envahit, vous avez récupéré votre vie !

8 ET AUSSI

18 LES PHOTOS ET MOI (#18)

La vie sans appareil

Je n'ai jamais d'appareil photographique et j'use rarement de la facilité de prendre des photos avec mon téléphone. Pire, je supporte mal le voisinage de gens occupés à mitrailler tout ce qu'ils voient, ceux que l'on croise dans les lieux touristiques, les expositions, les spectacles... Pour moi, la vie est plus légère sans ce filtre entre mes yeux et le monde.

La photo sous-marine

Pour faire une photo sous-marine dans les années soixante-dix, bien sûr en argentique, il fallait une grande connaissance du milieu et une sacrée technique !

1) On était à vingt mètres de fond ; au-delà le bleu disparaît. 2) Le sujet (poisson) devait coopérer. 3) Au moyen d'une cellule accrochée à sa ceinture de plomb, on essayait d'évaluer ouverture et diaphragme pour avoir un fond bleu 4) Le poisson devait être éclairé par un flash, magnésique à l'époque. 5) Les ampoules étaient dans un petit filet accroché à la ceinture et n'avaient qu'une idée : remonter à la surface. 6)

Le flash devait être tenu à bout de bras pour ne pas éclairer les particules qui se trouvaient inmanquablement entre l'objectif et le poisson. 7) Tous les camarades de plongée devaient être tenus à distance. 8) Il était exclu de demander au poisson de rester immobile ou d'esquisser un sourire. 9) Dans un nombre non négligeable de cas, au développement n'apparaîtrait que la queue du poisson, qui avait autre chose à faire que de prendre la pause.

Et je vous passe le bricolage pour mettre son appareil dans un boîtier étanche !

Le détail

Vous avez une boîte de vieilles photos, vous les regardez une à une. Pourquoi celle-ci vous intéresse-t-elle plus que celle-là ? En raison d'un détail. Vous ne voyez plus le contexte de la photo, seulement ce point particulier. Et vous vous dites : est-ce pour ce détail que la photo fut prise ? Vous ne le saurez jamais. Il faudrait interroger le photographe, mais le photographe n'est plus

La photo qui a une histoire

(...)

Je regardai alors longuement les photos que je connaissais déjà. Je m'arrêtai sur celle de l'enfant. À voir l'expression de la fille du Commandant — sa deuxième fille, m'avait-il confié —, je fus absolument certain que c'était lui qui avait fait cette photo. La petite était charmante, avec ses chaussettes qui glissaient. L'instant d'avant, elle devait courir avec toute son enfance dans les jambes. Un tout petit détail m'enchanta. Le bras droit de l'enfant était contre son flanc. Au bout de ce bras la main faisait le pistolet. Le pouce dressé, l'index et le majeur bien tendus, l'annulaire et l'auriculaire repliés. C'était une petite flingueuse, la fille du Commandant ! Le constat terrible m'a alors submergé : « Cette petite fille n'a plus de papa ! » Ça m'est venu d'un coup : je suis retourné vers le Commandant et j'ai glissé la photo dans le pansement d'une de ses jambes. Je ne pouvais pas choisir ses mains : les Viêts pouvaient les décroiser. Je ne pouvais pas choisir une poche de sa chemise : les Viêts la fouilleraient. Le pansement était plus sûr. Pourquoi ouvrirait-on les pansements d'un mort ? (...) Emilie Kah La petite flingueuse

Vraies photos et fausses photos

Comment savoir, désormais, si une photo est vraie ou truquée ? Des logiciels comme Photoshop permettent de les transformer. En mutant en images, elles deviennent suspectes.

Photo iconique

Certaines photos sont très célèbres. Pourquoi ? En raison de leur sujet, de leur contexte historique, de leur composition ou encore de leur retentissement culturel ou symbolique. Parfois en raison de la notoriété de leur photographe. Elles sont souvent posées : on pense au Baiser de l'Hôtel de Ville de Doisneau ou Migrant mother de Dorothea Lange. Je préfère les photos « volées », comme celles de la photographe américaine Vivian Meier.

Les vues de l'esprit

Oui, il y a des photos dont on regrette l'absence, on les imagine, on les rêve. Elles n'ont pas de réalité physique ! Ce sont des vues de l'esprit.

DANS CETTE OPTIQUE (#14)

« Dans cette optique », les magazines de jardinage ont changé la nature de leurs articles. Le

climat de la France évolue, de nombreuses régions manquent d'eau. Pour conserver leur lectorat, ils s'adaptent et conseillent de planter des espèces sobres. Ils regorgeaient de photos d'hortensias et de rhododendrons, on découvre la verveine de Buenos Aires, les nombreuses variétés d'euphorbe, les cistes... La lavande est à la mode. Ça nous change des jardins anglais !

« Dans cette optique » est une expression qui devrait être utilisée pour indiquer une perspective, un but bien défini. Mais quand le but est flou, qu'on ne le voit pas, ou pire qu'il n'existe pas, aucune paire de lunettes, aucun verre optique ne peuvent-être d'un quelconque secours. On bascule dans le domaine de l'absurde.

« Dans cette optique », la création d'une maison médicale est urgente. Aucun jeune médecin ne veut travailler comme autrefois. La population veut être soignée, vaccinée, « surveillée ». Il nous faut une équipe de soignants. Faisons un audit. Mettons en place une stratégie de communication efficace. Ouvrons

une maison médicale, même si nous savons qu'elle sera une coquille vide.

« Dans cette optique » Les problèmes s'accumulent, les employés ne veulent plus être employés, les chefs de service ne veulent plus être chefs de service. Il faut écouter tous les points de vue, il y a plusieurs scénarios possibles. Dans cette optique, il est urgent d'organiser une réunion pour décider de la date de la prochaine réunion.

« Dans cette optique » Les inondations se répètent. Les gens sont désespérés. Leurs maisons sont devenues inhabitables. Ils envisagent de quitter leur région. Il est urgent d'investir dans des technologies innovantes : aspirateurs à eau, éponges géantes, digues modulables... L'intelligence artificielle aura des solutions dont les humains n'ont même pas l'idée. Dans cette optique, il est grand temps de faire confiance à la pensée magique.

C'EST UNE ÉNIGME, CE TYPE ! (#15)

« C'est une énigme, ce type ! »... un parfum de mystère pas possible... trois notes comme il se doit pour un parfum... curiosité, étonnement mêlé d'admiration, méfiance... laquelle de ces notes est celle de fond, celle de tête, celle de cœur... pas sûr que le rapprochement soit pertinent... essayons néanmoins... la note de fond, celle qui s'évapore lentement pourrait être la curiosité..., celle de tête qui donne la première impression, la pétillante, la volatile, serait l'étonnement... celle de cœur, la persistante, qui constitue l'odeur caractéristique du parfum... pas d'erreur c'est la méfiance.

« C'est une énigme, ce type ! »... lequel ? le grand là-bas, près du buffet... ..le balafré... une blessure de guerre... en Bosnie qu'il dit, à Sarajevo..., a coordonné une mission internationale... vraiment... une médaille militaire... parfaitement... laquelle ? qu'importe... on la connaît pas ici... une pirouette de plus... un as de la pirouette... vrai danseur ce gars-là... faut reconnaître qu'il est fort pour esquiver les questions... dans ce domaine c'est un artiste... un créateur quoi... fascinant.

Impossible de savoir ce qu'il pense vraiment... impénétrable... incompréhensible... ça plaît à

certains, beaucoup même à certaines... plus il enfume plus il attire... un genre de gourou alors... peut-être... va savoir... « C'est une énigme, ce type ! »... complexe... vraiment compliqué... connaître son passé... suivre son présent... imaginer son avenir... entrer dans son intimité... hétéro... homo... bi... on peut pas... on sait pas.

Demander à ceux qui l'ont croisé... méfiance... défiance... ignorance... répugnance... distance... déviance... finance... puissance... jamais la même réponse... c'est pas de réponse. Et toujours « C'est une énigme, ce type ! »... une vraie litanie... à croire qu'on s'est donné le mot... Et lui, il est là... imperturbable... à se montrer drôle... captivant même... à faire le beau... à raconter des histoires fabuleuses... à glisser des allusions à des événements mystérieux auxquels il aurait pris part. « C'est une énigme, ce type ! »...

Il a sa cour, il sait bien ce qu'on dit de lui, « C'est une énigme, ce type ! »... ça l'amuse... il en joue et la vie continue.

(cf #12) TAMANRASSET Atterrir et prendre la route qui conduit de l'aéroport à la ville est déjà une expérience. On jouit de vues sur le désert, sur des formations rocheuses inconnues, plus loin sur des montagnes. C'est blanc, ocre, bistre, brun, voire rouge. Le ciel est laiteux, chargé de sable. Ça réjouit nos yeux, avides de changement. Mais constater que le ruban d'asphalte plus ou moins entretenu sur lequel roule votre taxi est bordé d'arbustes chétifs fleuris de vieux plastiques noirs fait instantanément baisser de plusieurs degrés votre baromètre « aventure à Tamanrasset ». Pas de signes de vie sur les bas-côtés, si on excepte ces drapeaux de plastique, pas de chameau, aucun touareg, pas même une chèvre. On entre dans la ville, une ville plate. Quelques heures plus tard, on est sur un marché, cosmopolite, vivant. Enfin des Touaregs aux chèches indigo et aux regards de braise, des arabes, venus pour commercer des membres de peuples subsahariens sédentaires ou en partance, parmi lesquels on reconnaît des Peuls à leur silhouette aristocratique. Des femmes tatouées au henné derrière des étals d'épices. Des chameaux, des chèvres et les senteurs qui vont avec. Le temps de marchander, en français, quelque croix d'Agadez ou une paire de sandales à l'odeur persistante, de boire un thé saharien, de

manger un couscous, de passer un moment dans un hammam pour touristes, Tamanrasset, c'est fini. L'aventure sera pour demain, vous partez pour huit jours, en quads, dans le désert avec des amis algériens.

(cf#12) GUSTAVIA, capitale de Saint Barthélémy dans les Antilles françaises est doté d'un aéroport considéré comme l'un des plus difficiles du monde. Sa piste est courte (646m) et délicate, elle surplombe la plage Saint Jean. Seuls les petits avions à hélice et les jets légers peuvent l'utiliser. L'approche finale est acrobatique, il faut faire le saut de puce d'une colline, puis piquer aussitôt en surveillant seconde par seconde la météo qui est très changeante. Faire attention de bien s'aligner avec la piste dès la descente, et se préparer à un freinage rapide, voire à remettre les gaz si l'opération s'avère trop périlleuse. On tentera alors une nouvelle approche. De plus, il faut dégager la piste rapidement et procéder à une vérification complète de l'appareil qui a pu souffrir d'un atterrissage de cascadeur. Si vous avez tenté l'expérience, vous êtes récompensé de votre hardiesse. La vue est spectaculaire. Les eaux de la mer Caraïbe sont turquoise, les plages de

sable blanc. La petite ville est construite autour d'un port naturel. Ses maisons disposées en arc de cercle sont peintes de couleurs vives et joyeuses. Les toits sont souvent en tuile rouge, les façades garnies de balcon en fer forgé. Les jardins explosent de fleurs : hibiscus, bougainvilliers, frangipaniers, orchidées... Montez sur le morne au-dessus de la ville, regardez vers le large, en oubliant tous les yachts qui encombrant la baie, clignez des yeux, vous verrez, vous verrez les voiles d'un navire fantôme de flibustiers.

BARTLEBY

Version 1
7 août 2024

BARTLEBY